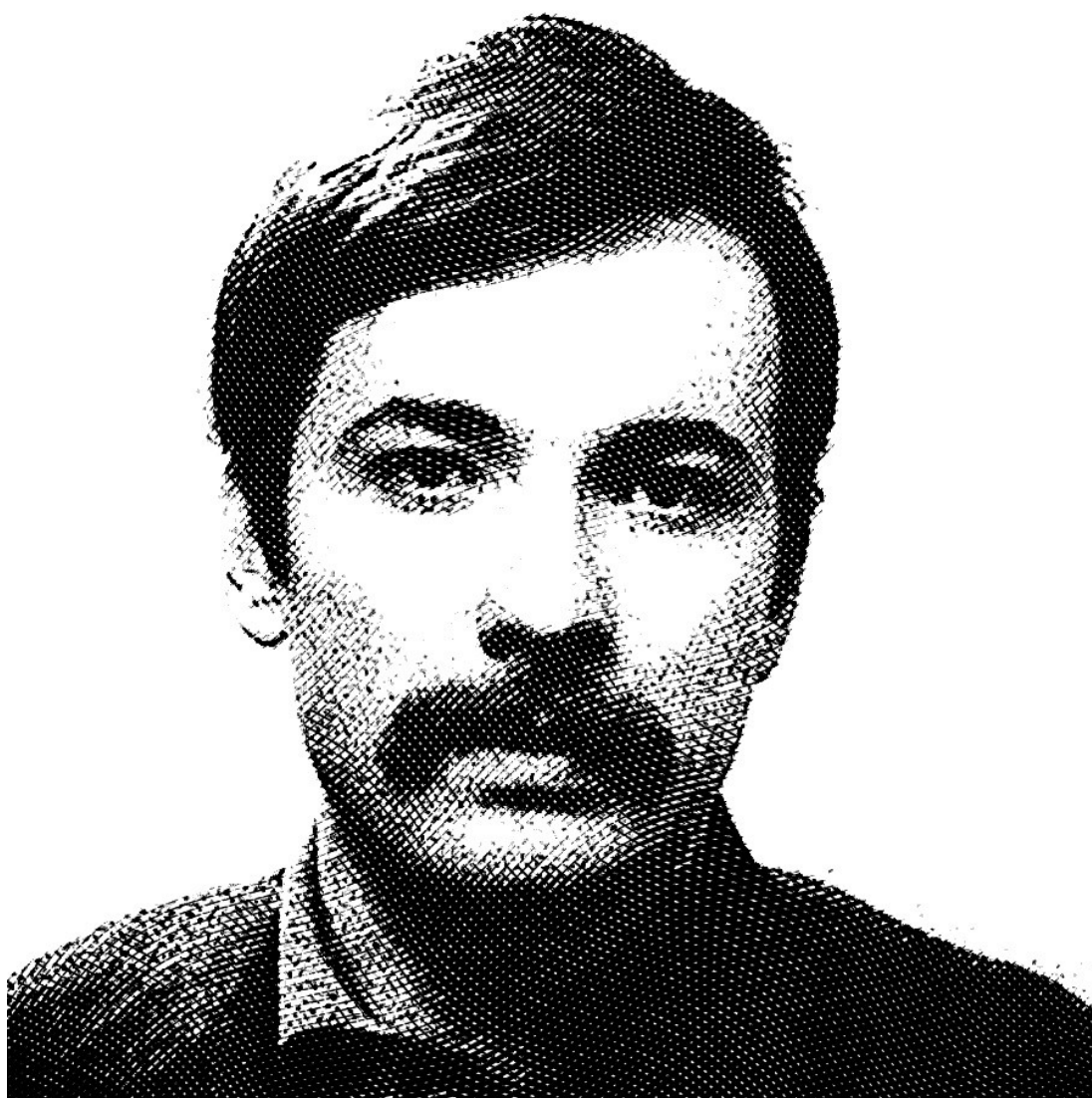


mahir çayan

THÉORIE ET PRATIQUE RÉVOLUTIONNAIRES



Cahiers du Secours Rouge

PRÉSENTATION

INTRODUCTION

Le marxisme-léninisme est un guide pour l'action

Les thèses universelles du léninisme

Les étapes de l'évolution et de la révolution et le mode de travail

LA TROISIEME CRISE DE L'IMPERIALISME ET LA LIGNE LÉNINISTE

La troisième crise de l'impérialisme

La dictature oligarchique

La ligne révolutionnaire et le révisionnisme

LA TURQUIE: CARACTÉRISTIQUES HISTORIQUES, SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

L'État féodal centralisé ottoman

Le kémalisme

La révolution de 1923, les périodes 1923-1942 et 1942-1950

La période 1950-1971

Le 12 mars et l'évolution des relations de classe

NOTRE OBJECTIF STRATEGIQUE EST LA RÉVOLUTION ANTI-IMPÉRIALISTE ET ANTI-OLIGARCHIQUE

LA GAUCHE TURQUE APRÈS LE 12 MARS

BRÈVE BIOGRAPHIE

Les cahiers du Secours Rouge sont un projet éditorial qui vise à valoriser la mémoire de la gauche révolutionnaire, ses martyrs, ses organisations, ses pratiques et à défendre l'identité politique des révolutionnaires prisonniers. Qui n'a pas de mémoire n'a pas d'avenir !

Les cahiers du secours rouge peuvent être téléchargés et lus gratuitement sur le site : revuesupernova.com

Nous traduisons des extraits d'une partie d'un livre du marxiste turc Mahir Çayan, dirigeant du Parti-Front de libération des peuples de Turquie (THKP-C), mort dans une action de guérilla en Turquie, le 30 mars 1972. La principale organisation turque aujourd'hui liée à cette ligne politique est le DHKP/C (Parti-Front révolutionnaire populaire de libération). La troisième partie du livre "Révolution ininterrompue", traduite ici, traite des caractéristiques de la troisième période de crise de l'impérialisme et de l'application de la théorie léniniste de la révolution ininterrompue dans les pays néocoloniaux. Dans les première et deuxième parties, MAHIR CAYAN traite des théories de l'évolution et de la révolution de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao. Lorsque Mahir Çayan a établi la stratégie de la révolution en Turquie dans la troisième partie du livre, il a suivi une ligne qui va des conditions et des activités concrètes en Turquie à l'abstrait. Il faut garder à l'esprit la situation économique en Turquie et les développements internationaux autour de 1971 lorsque l'on lit les passages sur la troisième période de crise de l'impérialisme. Les différences sur certaines questions tactiques dans les conditions actuelles doivent être prises en considération. Il ne faut pas confondre les évaluations stratégiques et tactiques. La traduction a été réalisée à partir d'une version turque. Nous avons ajouté une brève biographie en annexe.

PRÉSENTATION

Comme on le sait, le révisionnisme, les analyses intellectuelles qui ne jettent pas la lumière sur la pratique, le style de travail opportuniste et les relations répugnantes ont été pendant de longues années des éléments actifs et déterminants au sein de la gauche turque.

Les droits démocratiques limités garantis par la Constitution de 1961 ont créé un environnement matériel sans précédent dans l'histoire.

Le mouvement révolutionnaire, en suivant une voie révolutionnaire-nationaliste, a redécouvert (!) la théorie grâce à des adaptations réalisées par des « théoriciens » locaux, à partir d'analyses politiques écrites et dessinées des années auparavant par les maîtres du socialisme, chacune étant le produit d'une pratique révolutionnaire spécifique. Les années ont passé sans que rien de concret ne soit écrit pour répondre à la question « par où et comment commencer » la lutte révolutionnaire dans le pays. La publication de livres et de brochures (mêlée au commerce) est devenue une activité à part entière.

Les jeunes générations révolutionnaires qui ont grandi dans ce contexte ont puisé leur nourriture socialiste dans ce milieu et dans les relations qui s'y tissaient.

Une situation très intéressante, peut-être unique dans un pays colonisé, est apparue dans le pays. Alors que des polémiques théoriques (en réalité élaborées des années auparavant par des maîtres) d'un niveau effroyable détruisaient la gauche, la pratique se limitait à des actions de jeunesse menées par trois ou cinq universitaires dans un esprit petit-bourgeois.

Avec une conception révisionniste, les États-Unis sont redécouverts, et les « cadres théoriciens dirigeants » se jettent tête baissée dans les conditions historiques du pays, que tout le monde, à un certain niveau, peut évaluer comme étant à peu près correctes. Peu à peu, la gauche s'est divisée entre deux débats : d'abord, était-ce le mode de production asiatique ou le mode de production féodal qui dominait dans l'Empire ottoman ? Ensuite, était-ce le féodalisme ou les relations capitalistes qui dominaient dans la Turquie des années 1960 ? Les relations de production existantes étaient-elles des relations capitalistes ?

Des factions se sont affrontées avec violence pendant des années autour des magazines qui publiaient des articles affirmant que le féodalisme ou le capitalisme était dominant. Les accusations de révisionnisme et d'opportunisme ont fait rage. Chaque magazine qui paraissait se présentait comme le représentant d'un mouvement « sérieux » et exposait dans ses premiers numéros, à travers des brochures de 80 à 100 pages (voire plus pour ceux qui ne pouvaient pas suivre le rythme), sa position politique à l'égard de tel ou tel État du bloc socialiste, ainsi que son point de vue sur le processus de développement des relations de production depuis Osman Gazi. (En réalité, à l'exception de quelques différences de terminologie et de nuances, leurs évaluations étaient toutes plus ou moins les mêmes.) Les éléments sincères de la gauche étaient généralement conditionnés par cette atmosphère. Tout le monde attendait constamment, chaque jour dans les magazines et à chaque nouvelle scission, la découverte d'une nouvelle Amérique. Or, dans aucun

pays du monde, un mouvement révolutionnaire n'avait jamais commencé par rédiger des milliers de pages théoriques avant de passer à la pratique. Les éléments sincères parmi les écrits des oulémas ne savaient plus quoi faire. (1)

C'est dans cette atmosphère, et sous son influence, que nous avons trouvé la bonne ligne, en avançant lentement, les pieds enfoncés dans ce marécage. Nous sommes passés à la pratique avec la même lenteur. (Nous avons lu et appris la théorie pour faire la révolution. Mais cela ne signifie pas que nous sommes devenus des oulémas. Nous sommes des étudiants du socialisme. Et cette vie d'étudiant se poursuivra tout au long de notre vie.)

Nous avons également exposé cette réalité dans le premier numéro de Kurtuluş : *« Ce mouvement s'est développé dans un contexte où le révisionnisme a été actif pendant de longues années. Par conséquent, il continuera à porter en son sein les vestiges du révisionnisme (pacifisme) pendant un certain temps. Ces vestiges seront jetés dans la guerre et contre la guerre. »*

(Comme nous ne disposons pas du texte original, nous l'avons retranscrit de mémoire, sans respecter la formulation exacte).

Dans ce même numéro, nous avons également précisé que les articles théoriques publiés désormais seraient courts, concis et clairs, et que les analyses théoriques ne seraient pas le fruit d'une réflexion théorique, mais seraient nourries par la riche expérience pratique acquise sur le terrain, sous la houlette du marxisme-léninisme.

À l'heure actuelle, ce point de départ révolutionnaire sera notre point de référence pour exposer les principes idéologiques, politiques, organisationnels et stratégiques de notre parti, dont les grandes lignes ont déjà été énoncées.

Il serait tout à fait possible, comme on peut le comprendre, d'exposer ces principes à l'aide d'une multitude de vérités générales et de centaines de pages de textes reprenant les termes du marxisme. Il serait également tout à fait possible de rendre soi-disant compte de la pratique en émettant une multitude de jugements théoriques.

Mais non ! Il n'y a pas de place pour ce type d'analyses intellectuelles au sein de notre parti. Notre langage, notre terminologie et nos analyses doivent être le produit de la pratique révolutionnaire mondiale en général et de notre pratique en particulier.

Nous devons aborder les questions relatives à notre ligne générale de la manière la plus claire, la plus concise et la plus directe possible, afin d'éclairer notre pratique.

Notre parti est un parti léniniste fondé sur les principes du matérialisme dialectique et historique.

Sous la direction du marxisme-léninisme, notre parti a défini comme stratégie révolutionnaire la « stratégie de guerre militaire politisée », en partant de l'analyse révolutionnaire des contradictions et des relations de la troisième crise de l'impérialisme et de leur reflet en Turquie (les caractéristiques historiques, sociales, politiques, économiques et psychologiques de notre pays).

Cette ligne stratégique considère les campagnes et les villes, la propagande armée et les autres formes de lutte politique de masse comme un tout dialectique.

Comme on le sait, le concept de guérilla n'est pas déterminant en soi.

Les autorités locales opposées au pouvoir central, tout comme une armée régulière vaincue, peuvent mener une guérilla contre leur ennemi. La conduite de la guérilla à des fins révolutionnaires, comme moyen de campagne d'explication de la réalité politique, c'est-à-dire comme lutte politique de masse, est appelée « stratégie de guerre militaire politisée ». Les sources théoriques de la ligne stratégique de la guerre militaire politisée résident dans l'analyse concrète des situations concrètes. Elle réside donc, d'une manière générale, dans les caractéristiques distinctives de la troisième crise de l'impérialisme et, plus particulièrement, dans le reflet de ces contradictions et caractéristiques dans les conditions turques.

Le principe organisationnel d'une organisation qui définit ainsi sa stratégie révolutionnaire est le principe de l'unité de la direction politique et militaire, qui est le principe organisationnel de la ligne léniniste.

Avant d'expliquer brièvement et succinctement ces fondements théoriques, nous pensons qu'il serait utile de faire quelques remarques préliminaires sur la théorie marxiste-léniniste afin de concrétiser la question.

INTRODUCTION

I. LE MARXISME-LÉNINISME EST UN GUIDE POUR L'ACTION

Le marxisme est une doctrine extrêmement profonde et extrêmement complexe. Le marxisme est une doctrine qui s'approfondit et s'enrichit constamment face aux nouvelles réalités de la vie, qui se dépasse elle-même. Dans le marxisme, ce ne sont pas les mots qui importent, mais leur contenu. La seule chose qui ne change pas dans le marxisme, c'est, selon Lénine, sa méthode dialectique, qui est son âme vivante. Si l'on ne tient pas compte des deux éléments les plus élémentaires de la dialectique, à savoir les concepts de temps et d'espace, on peut parler, selon Marx et Engels, du révisionnisme de Lénine, selon Lénine et Staline, du révisionnisme de Mao Tsé-Toung et, selon Mao, du révisionnisme des révolutionnaires prolétariens victorieux de la troisième crise de l'impérialisme. L'opportunisme recourt partout et toujours à deux méthodes pour falsifier le socialisme scientifique. Soit il ignore les concepts de temps et d'espace et s'accroche des thèses des maîtres du marxisme pour d'autres conditions historiques, thèses qui sont désuètes dans la période actuelle, et tente de les utiliser comme base à sa propre déviation. Ou bien il révisé le marxisme en disant que les thèses valables du marxisme et du léninisme sont valables sous toutes les conditions : « le temps et l'espace ont changé, donc elles ne sont plus valables.

Le révisionisme et l'opportunisme considèrent la théorie comme un dogme et une vérité absolue. C'est ainsi que le révisionisme aborde la question, non seulement dans sa conception de la révolution, de la combinaison des classes et de l'organisation, mais aussi dans ses méthodes de travail. L'existence des méthodes de lutte prévues par les maîtres du passé est, selon les opportunistes, une révision de la théorie. Par exemple, pendant la période de l'insurrection de 1905-1907, alors que la vague révolutionnaire était en déclin, les bolcheviks, qui avaient recours à la guérilla, ont été accusés d'anarchisme, de narodnikisme et de blanquisme par les cadets (parti bourgeois) et les mencheviks. Les mencheviks ont affirmé que cette forme de lutte n'existait pas dans les œuvres de Marx et Engels.

De même, Mao, dans la révolution chinoise où le prolétariat urbain ne jouait pas un rôle clé (la victoire devait être obtenue par la guerre populaire et non par l'insurrection), a suivi une ligne différente de celle de la révolution soviétique en se basant sur la guérilla. Mao a donc été accusé par les passivistes de ne pas être léniniste, d'être narodnik et de réviser le léninisme. La raison invoquée était que les prévisions de Mao concernant la voie de la révolution et les formes de lutte n'existaient pas dans les livres de Lénine et Staline.

Les objections des passivistes sont les mêmes pendant la crise. Pour les opportunistes qui ne tiennent pas compte de l'évolution de la situation historique, la ligne des marxistes-léninistes qui abordent la théorie de manière dialectique et la mettent en pratique, ainsi que les méthodes de lutte active développées dans la pratique, sont antiléninistes, car elles ne figurent pas dans les livres de Lénine, Staline et Mao.

À chaque période historique, l'opportunisme de droite fige la théorie dans une forme « orthodoxe », rejetant l'analyse concrète des situations concrètes qui est l'âme vivante du marxisme, et s'accrochant à la lettre plutôt qu'à l'essence.

II. LES THÈSES UNIVERSELLES DU LÉNINISME

Sans entrer dans des détails qui risqueraient d'alourdir le propos, nous pouvons énoncer les principes universels de la pratique politique comme suit :

En résumé, ces principes reposent sur les théories de la révolution, du parti et de l'État.

Résumons-les dans l'ordre :

- - L'appareil d'État, avec sa bureaucratie et son militarisme, est dans son ensemble une organisation de répression des classes dominantes.
- - La révolution est l'initiative révolutionnaire du peuple - de bas en haut - visant à démanteler l'appareil d'État existant et à s'emparer du pouvoir politique, puis, à travers ce pouvoir - de haut en bas - à organiser un ordre de production plus avancé.
- Pour cela, il faut :
 - 1) L'existence d'une crise nationale
 - 2) L'existence d'un avant-garde
 - 3) La participation consciente et organisée des masses à la lutte.
- Une révolution peut avoir lieu dans un seul pays pendant la période impérialiste. À cette période, la bourgeoisie a perdu son caractère révolutionnaire. Elle ne peut pas faire sa propre révolution. C'est pourquoi, dans les pays arriérés, le prolétariat est confronté à une double tâche révolutionnaire dans un processus unique. (Esprit de la révolution permanente.)
- - Il ne peut y avoir de révolution prolétarienne sans parti politique du prolétariat.
- - Le parti du prolétariat est l'avant-garde du prolétariat, fondé sur le matérialisme dialectique et historique, qui lutte sur trois fronts à la fois : idéologique, économique et démocratique.
- - La révolution est continue et ininterrompue. Elle ne s'achève pas avec la prise du pouvoir et l'organisation de l'infrastructure, mais se poursuit dans la superstructure jusqu'à ce que les contradictions propres aux sociétés de classes soient éliminées. (Révolution culturelle)

Ceux qui prétendent que l'une ou l'autre de ces thèses universelles du léninisme est dépassée et donc invalide, qu'ils viennent de la gauche (Debray) ou de la droite (révisionnisme classique), sont des anti-léninistes, des révisionnistes.

III. ÉTAPES DE L'ÉVOLUTION-RÉVOLUTION ET MODE DE TRAVAIL

Marx, Engels et Lénine considèrent la lutte révolutionnaire en deux phases : la période d'évolution et la période de révolution. Marx et Engels formulent la lutte révolutionnaire du prolétariat en deux phases : l'évolution et la révolution. Dans chacune de ces phases, la tactique révolutionnaire du prolétariat est différente. La phase révolutionnaire est une période courte. C'est la phase où l'ordre social établi est renversé. Dans cette phase courte, la tactique du prolétariat et de son avant-garde est l'attaque ; un seul point est à l'ordre du jour : L'INSURRECTION. Dans cette période, la tactique du prolétariat consiste à démanteler le mécanisme étatique établi et à instaurer le pouvoir révolutionnaire du prolétariat. Marx et Engels, s'inspirant des traditions révolutionnaires françaises, ont donné à cette tactique le nom de « discours français ». Telle est la tactique du prolétariat pendant la période révolutionnaire.

La phase d'évolution est une longue période. Au cours de cette période, la tâche du parti du prolétariat est de conscientiser et d'organiser le prolétariat et ses alliés, et de créer les conditions sociales et psychologiques de la phase révolutionnaire.

Marx et Engels décrivent ainsi le mode de travail révolutionnaire pendant cette période d'évolution : la lutte révolutionnaire de cette longue période consiste, à l'intérieur, à mener une lutte idéologique acharnée contre l'opportunisme et, à l'extérieur, à l'organisation de la lutte quotidienne des masses, depuis la lutte syndicale du prolétariat jusqu'à la lutte économique et démocratique des masses populaires, en passant par toutes les formes d'action, jusqu'à la direction de l'opposition politique en se plaçant à l'extrême gauche de l'opposition démocratique contre le gouvernement réactionnaire en place (sans armes). Marx et Engels ont qualifié le langage révolutionnaire du prolétariat à ce stade de « langage allemand », en raison du niveau idéologique et théorique élevé du prolétariat allemand et de son habileté à rallier les masses populaires à sa cause. La question des étapes de l'évolution, des étapes de la révolution et des conditions objectives de la révolution chez Marx et Engels est clairement expliquée dans les analyses de Lénine. Le fait que Lénine ait vécu à l'époque des révolutions prolétariennes et qu'il ait connu deux révolutions a sans aucun doute joué un rôle important à cet égard. Selon Lénine, dans la période impérialiste, les conditions objectives de la révolution prolétarienne existent dans tous les pays dans le cadre d'une conception de la révolution ininterrompue. Le niveau atteint par les forces productives à l'échelle mondiale est mûr pour la révolution. Ce sont les conditions subjectives de la révolution qui ne sont pas encore réunies. Les fondements du léninisme reposent sur la préparation des conditions subjectives de la révolution... Lénine a apporté des modifications à la distinction entre les phases d'évolution et de révolution établie par Marx et Engels en raison des différences entre les situations concrètes. Selon Marx et Engels, lorsque les conditions objectives de la révolution mondiale sont mûres, la langue des socialistes doit être le "français". Comme on le sait, l'ère impérialiste est l'ère où les conditions objectives de la révolution mondiale sont mûres. Selon la logique simple, la conséquence naturelle des propositions de Marx et Engels est que la tâche des socialistes à cette époque est de parler constamment français. Il faut attaquer sans relâche, sans se décourager. Mais ce n'est

pas le cas pour la logique dialectique. La révolution mondiale ne sera jamais simultanée. Elle aura d'abord lieu dans un ou plusieurs pays. C'est pourquoi la libération de chaque pays sera l'œuvre du prolétariat de ce pays lui-même. Les révolutions ne peuvent être ni importées ni exportées. Pour que les conditions objectives de la révolution soient réunies dans un pays, il faut que ce pays connaisse, outre la crise générale du capitalisme à l'échelle mondiale, sa propre crise nationale. Selon la distinction opérée par le léninisme, pour qu'un pays puisse entrer dans la phase révolutionnaire, il faut : a) que le niveau de conscience et d'organisation du prolétariat soit suffisant pour la révolution (les conditions subjectives de la révolution doivent être mûres) ; b) qu'il y ait une crise nationale qui touche à la fois les oppresseurs et les opprimés. La phase révolutionnaire est un moment bref. La phase évolutive est un long processus.

Selon Lénine, le mode de travail bolchevique pendant la phase évolutive est le suivant : La langue révolutionnaire de la période évolutive est l'allemand. Il n'y a pas de place pour l'action révolutionnaire pendant la période où l'on parle allemand. Le mode de travail révolutionnaire de cette période consiste à éduquer et organiser le prolétariat, à resserrer les liens entre le prolétariat et son avant-garde, à élever la conscience de classe du prolétariat et des masses laborieuses, à marcher à l'extrême gauche de l'opposition démocratique et à dénoncer les classes dominantes par une propagande politique intense. Si le parti du prolétariat n'est pas encore fondé, la tâche principale est de former l'avant-garde du prolétariat. À une époque où le prolétariat n'a pas encore de parti de classe, même en cas de situation révolutionnaire, la langue révolutionnaire ne peut être le français. Lénine résume ainsi le mode de travail révolutionnaire prolétarien de cette période : « La propagande et la conscientisation, la conscientisation et la propagande étaient alors réellement mises au premier plan par les conditions objectives. Le travail visant à publier un journal politique hebdomadaire s'adressant à tout le pays, ce qui semblait idéal, apparaissait alors comme la pierre angulaire du travail de préparation de la révolution. (Dans *Que faire ?* posait ainsi la question.), *Au lieu de l'action armée la conscientisation des masses, au lieu des insurrections locales la préparation des conditions sociales et psychologiques de l'insurrection*, tels étaient les seuls slogans corrects de la social-démocratie révolutionnaire à cette époque. (*Deux tactiques*).

Après avoir ainsi exposé la phase d'évolution et le mode de travail, Lénine déclara, pendant la révolution de 1905 : « ... *Aujourd'hui, les événements ont dépassé ces slogans, car le mouvement a progressé, ils sont désormais obsolètes, usés, ils ont fait leur temps (c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la phase d'évolution)*. » (*Deux tactiques*)

Même pendant la phase révolutionnaire, qui est courte, la tactique et les slogans bolcheviques ne sont pas immédiatement l'insurrection. Cette courte période se divise également en trois phases : la phase de transition, la phase d'attaque tactique et la phase d'attaque stratégique.

- a) La phase de transition En français : Elle commence immédiatement après la fin de la période d'évolution. Il s'agit de la tactique française, où la vague révolutionnaire monte lentement, commence à ébranler les masses et où la conviction des masses se transforme en actions collectives.

- Pendant la révolution de 1905, cette tactique française se traduisait ainsi : grèves politiques locales, manifestations, grève politique générale et boycott de la Douma. (...)
- b) La phase de l'attaque tactique : Cette phase brève est celle où l'avant-garde apprend les actions urbaines, acquiert ainsi la capacité de diriger les masses populaires et leur enseigne les bonnes tactiques de soulèvement. Cette phase correspond à la période où le potentiel révolutionnaire du peuple est à son apogée, où la vague révolutionnaire atteint son paroxysme et où les attaques tactiques de l'avant-garde s'intensifient avant l'assaut final. L'objectif principal de cette phase est de semer le découragement et la panique dans les rangs ennemis, de disperser le front contre-révolutionnaire et de créer des fissures.
- Les tactiques révolutionnaires de la phase d'attaques tactiques de la révolution de 1905 sont les combats de barricades (combats de rue) et la guérilla urbaine. La guérilla urbaine est composée du prolétariat urbain.
- Lénine, dans son article « Leçons à tirer de l'insurrection de Moscou », décrit ainsi l'une des tâches de la guérilla urbaine : « La guerre de guérilla et les terribles mouvements de violence qui se poursuivent en Russie depuis décembre aideront certainement les masses à apprendre la tactique correcte de l'insurrection. »
- c) La période de l'offensive stratégique, le passage à l'armée régulière et l'insurrection : Le 10 juin 1905, Lénine déclare : « *Les parlements, les manifestations, les combats de rue, les unités de l'armée révolutionnaire : voilà les étapes du développement de l'insurrection populaire. Nous avons atteint la dernière étape.* »
- La crise économique et politique s'est profondément aggravée et a atteint son paroxysme. Attendre plus longtemps serait, selon Lénine, un crime. Et l'insurrection est devenue la priorité absolue. L'offensive stratégique doit être menée par une armée régulière. Pour l'assaut final, toutes les forces dispersées doivent d'abord être rassemblées ; l'Armée rouge est créée (l'Armée rouge est l'armée prolétarienne). Les combats de barricades et les tactiques de guérilla urbaine ont désormais cédé la place à la tactique insurrectionnelle de l'Armée rouge.

C'est ainsi que Lénine définissait le processus révolutionnaire et les tactiques du prolétariat en Russie, l'un des six pays colonialistes du monde.

Dans *Les Principes du léninisme*, Staline qualifie les tactiques de la phase révolutionnaire de 1905 de tactiques de la « phase médiane » de la révolution.

Et après la défaite de la révolution de 1905, il affirme que l'on est entré dans une nouvelle longue période d'évolution et que la révolution a commencé.

Comme on peut le voir immédiatement, chez Marx, Engels et Lénine, les phases et les tactiques de la révolution et de l'évolution sont clairement distinctes.

Le processus analysé par Marx et Engels concerne la société bourgeoise, tandis que celui de Lénine concerne la Russie tsariste, l'un des six plus grands pays colonialistes du monde, relativement faible par rapport aux autres pays européens, mais doté d'un capitalisme en développement grâce à sa dynamique interne.

Comme on peut le voir clairement, les activités révolutionnaires, les slogans et les tactiques sont différents dans les deux phases. Les tactiques, slogans et méthodes prévus dans la phase d'évolution proviennent de l'allemand. Et l'action armée n'est en aucun cas la méthode de lutte fondamentale de la phase d'évolution. Dans la phase révolutionnaire, en revanche, l'action armée devient fondamentale parallèlement à la montée de la vague révolutionnaire.

Dans le marxisme-léninisme, les formes de lutte politique sont diverses. Dans la littérature, ces formes sont classées sous deux rubriques : a) l'action armée, b) les formes de lutte autres que l'action armée. Dans les pays où le processus révolutionnaire est divisé en deux phases distinctes, l'évolution et la révolution, les partis marxistes-léninistes choisissent toujours l'une de ces deux formes de lutte comme fondamentale pour l'une de ces deux phases et l'autre comme secondaire (accessoire). (À l'étape où nous nous trouvons, cette distinction nette s'applique aux pays impérialistes-capitalistes).

La nécessité d'une longue et sinueuse guerre populaire pour la révolution, ainsi que les pratiques concrètes des pays arriérés sous hégémonie impérialiste, ont modifié les relations entre ces deux phases du processus révolutionnaire.

Ainsi, dans les pays sous hégémonie impérialiste (qu'il s'agisse des pays féodaux ou semi-féodaux où l'hégémonie impérialiste de la deuxième crise était un phénomène extérieur, ou des pays arriérés où l'hégémonie impérialiste de la troisième crise était un phénomène interne et où les rapports de production impérialistes-capitalistes étaient dominants), les phases d'évolution et de révolution ne peuvent être séparées par des lignes nettes, comme dans les pays où le capitalisme s'est développé avec une dynamique interne (même faible, comme dans la Russie tsariste).

Dans ce type de pays, la phase révolutionnaire n'est pas courte, mais assez longue. Il est pratiquement impossible de déterminer où se termine la phase d'évolution et où commence la phase révolutionnaire. Les deux phases sont étroitement liées.

Dans ces pays, l'hégémonie impérialiste empêche le développement d'une bourgeoisie nationale indépendante. Même si le pays est capitaliste, le capitalisme existant est déformé, car il ne peut se développer selon sa propre dynamique interne et est façonné par l'impérialisme. L'hégémonie impérialiste empêchant la société de se développer selon sa propre dynamique interne, le pays se trouve dans une crise nationale, depuis ses relations infrastructurelles jusqu'à sa superstructure.

Cette crise nationale n'est pas encore pleinement mûre. Mais elle existe dans une mesure ou dans une autre. L'approfondissement et la maturation de cette crise existentielle dépendent entièrement des révolutionnaires de ce pays.

En résumé, dans tous les pays arriérés sous hégémonie impérialiste, la crise nationale existe, même si elle n'est pas encore pleinement mûre. Cela signifie que la situation révolutionnaire est permanente, que les phases d'évolution et de révolution s'entremêlent, en d'autres termes, que les conditions objectives de l'action armée sont réunies.

Dans un pays sous hégémonie impérialiste comme la Turquie, notre parti, qui mène une guerre de libération armée, a évalué les phases d'évolution et de révolution à la lumière de cette réalité comme suit : « Les passivistes de notre pays affirment que nous sommes dans une phase d'évolution et que, par conséquent, les conditions objectives pour une guerre armée ne sont pas réunies dans la phase actuelle. Ces affirmations sont fondamentalement erronées et fausses. Le seul but de telles analyses est de donner une couverture idéologique à la capitulation. Dans les pays sous occupation impérialiste, les phases d'évolution et de révolution sont indissociables, comme les deux faces d'une même médaille. Ces phases s'imbriquent l'une dans l'autre. De plus, l'occupation impérialiste implique que la partie adverse recourt à la force, à la violence et aux armes. Cela signifie que les conditions objectives d'une guerre armée sont réunies. À l'heure actuelle, notre parti, qui lutte pour le pouvoir, n'a pas la force ni le niveau nécessaires pour prendre le pouvoir. Cependant, au stade des armées régulières, il est possible de parler de prise du pouvoir à l'échelle nationale. Et nous ne prétendons nullement que nous en sommes là aujourd'hui. Nous affirmons simplement que la guérilla est une condition nécessaire pour que la lutte révolutionnaire de notre peuple puisse atteindre ce stade, et c'est dans ce but que nous luttons. » (Voir THKP Devrim Stratejisi, I No'lu Parti Bildirisi)

Cette opposition à cette analyse révolutionnaire n'est pas l'apanage des pacifistes de notre pays. Il s'agit d'une évaluation à laquelle s'opposent violemment les passivistes de gauche de tous les pays arriérés sous hégémonie impérialiste.

C'est là le cœur du problème. Les passivistes de tous les pays arriérés qui s'opposent à la guérilla (y compris ceux qui y sont favorables en paroles mais s'y opposent dans la pratique) s'accrochent désespérément à la définition classique de Lénine. À la lumière des concepts de temps et d'espace, ce discours révolutionnaire est pour eux de l'aventurisme, de l'anarchisme, du foccisme, etc.

La raison en est qu'il n'existe pas dans le pays de crise nationale correspondant à la définition classique de Lénine.

Prenons un exemple. En Algérie, alors que les révolutionnaires petits-bourgeois, armés, menaient une guerre populaire contre l'impérialisme français, le Parti communiste algérien, s'accrochant fermement à la définition classique de Lénine, affirmait qu'il n'y avait pas de conditions objectives pour une guerre de libération armée dans le pays, qu'il s'agissait d'une phase d'évolution, et se basait sur les formes de lutte propres à cette période. Comme on le sait, la guerre populaire algérienne n'a pas été menée à la victoire par le Parti communiste algérien, mais par les radicaux petits-bourgeois. Après la guerre, l'autocritique du secrétaire du Parti communiste algérien, Bechir Haji Ali, était intéressante. Bechir Haji Ali déclara à ce sujet : « *L'une des raisons qui nous ont*

empêchés d'évaluer correctement la situation est... le caractère superficiel de nos évaluations concernant le développement d'une situation révolutionnaire. Le Parti communiste était convaincu qu'en novembre 1954, les conditions n'étaient pas mûres pour une guerre de libération nationale. Car nous oublions que les conditions posées par Lénine concernaient les pays capitalistes et nous négligions la différence entre l'action militaire et le soulèvement général. » (Voir Pomeroy, Guerilla Warfare and Marxism).

Voilà, après coup, la confession tragique du pacifisme !

LA TROISIÈME CRISE DE L'IMPÉRIALISME ET LA LIGNE LÉNINISTE

I. LA TROISIÈME CRISE DE L'IMPÉRIALISME

L'impérialisme américain est sorti de la deuxième guerre de refonte du monde comme le pays impérialiste le moins ébranlé et le plus prospère. Grâce à des exportations et des transferts de capitaux sans précédent, il a placé les économies des autres pays impérialistes-capitalistes sous sa hégémonie. Il a assumé le rôle de gendarme du bloc impérialiste contre les guerres populaires et le bloc socialiste. Il ne serait sans doute pas faux de dire que le bloc capitaliste mondial s'est transformé en empire américain pendant cette période. (Les États-Unis représentent les deux cinquièmes de la production mondiale capitaliste.)

Au cours de cette période appelée troisième crise de l'impérialisme, les relations et les contradictions impérialistes ont subi des changements de forme sur deux fronts principaux.

- 1) La possibilité que la concurrence entre impérialistes (contradictions irréconciliables) conduise à une guerre de redivision entre impérialistes a disparu.
- 2) La forme de l'occupation impérialiste a changé. (Aujourd'hui, il ne semble plus y avoir de pays totalement colonisés dans le monde. L'occupation ouverte a cédé la place à l'occupation cachée.)

Après la deuxième guerre de refonte, le monde est entré dans une ère que les chercheurs bourgeois ont appelée « deuxième révolution industrielle » et les chercheurs marxistes « révolution scientifique et technique ».

- « Personne ne doute aujourd'hui que l'humanité est entrée dans une ère de révolution scientifique et technique, dont dépendent l'utilisation de l'énergie atomique, la conquête de l'univers, le développement de la chimie, l'automatisation de la production et les autres progrès considérables de la science et de la technique. »

Parallèlement au développement fulgurant du bloc socialiste mondial, l'impérialisme, en particulier l'impérialisme yankee, a atteint un niveau où il est capable de détruire le monde grâce à la science, à la technique et aux découvertes, à l'augmentation de la production dans une certaine mesure et à ses forces nucléaires, dont dispose également le bloc socialiste mondial. (2)

(Cette « révolution scientifique et technique » a été, selon la logique simpliste des économistes bourgeois, le remède à la crise du capitalisme. Or, c'est exactement le contraire. La « révolution scientifique et technique » a porté les contradictions inhérentes au régime capitaliste à un niveau sans précédent, ébranlant le cadre des relations capitalistes. La concentration croissante de la production, la concentration du capital, l'imbrication des monopoles privés et des monopoles d'État, l'insuffisance anormale de la demande ont créé un chaos effroyable.

D'un côté, la concentration et la centralisation effrayantes du capital, de l'autre, la sortie d'un tiers du monde de la sphère de l'exploitation capitaliste, ont entraîné un rétrécissement considérable des marchés extérieurs aux métropoles capitalistes.

C'est là la raison pour laquelle la crise du capitalisme a atteint son paroxysme et pourquoi il est devenu une force déchaînée et effrénée. Cela a exacerbé et approfondi les contradictions interimpérialistes à un niveau effrayant. Le rythme de développement de l'économie capitaliste est déterminé par la situation du marché capitaliste.

Le niveau atteint par les puissances nucléaires dans le monde et, surtout, l'existence d'un bloc socialiste mondial empêchent les contradictions irréconciliables entre les impérialistes, qui ont atteint leur paroxysme, de passer du plan économique au plan militaire. D'un côté, les contradictions s'exacerbent et s'approfondissent, de l'autre, on assiste à une intégration.

L'exacerbation des contradictions irréconciliables entre les impérialistes, leur incapacité à les résoudre temporairement par une guerre de redistribution et leur intégration forcée signifient que le capitalisme traverse la phase la plus mortelle de sa crise.

Aujourd'hui, l'impérialisme yankee est en pleine crise. Pourtant, dans les années qui ont suivi la deuxième guerre de redistribution, l'impérialisme yankee, qui avait pris le contrôle total de ses alliés européens et japonais, a pu maintenir la « stabilité » de son économie pendant une longue période et leur imposer ses exigences économiques et politiques. Le dollar est resté la monnaie de référence dans le monde capitaliste.

Mais la loi du développement inégal du capitalisme a continué à agir pendant cette période et l'impérialisme européen et japonais en est venu à menacer l'hégémonie américaine. L'économie américaine, soumise aux lois du capitalisme, est entrée dans une crise profonde au cours des dix dernières années, qui a atteint son paroxysme ces dernières années. La crise de l'économie américaine s'est tellement aggravée que les Yankees ont dû, à contrecœur, renoncer à l'intangibilité de leur dollar légendaire, avec deux ans de retard. Alors qu'ils auraient dû dévaluer le dollar en 1969, ils ont mis leurs alliés sous pression pendant deux ans, mais n'ont obtenu que quelques concessions et ont finalement dévalué le dollar en 1971.

Si la caractéristique que nous avons mentionnée de la troisième crise n'avait pas existé, les Yankees ne se seraient pas contentés des concessions de leurs alliés et auraient préféré régler le problème du marché par les armes. (Ils auraient ainsi fait d'une pierre deux coups, car la guerre est aussi un remède au mal dont souffre le capitalisme, à savoir l'insuffisance de la demande.) Cependant, l'existence du bloc socialiste mondial et

le niveau de développement technique atteint rappellent que ce type de politique signifie également sa propre fin. (Il faut également tenir compte du prestige extraordinaire acquis par le socialisme à cette époque parmi les classes ouvrières des métropoles et des colonies. Ce facteur est également extrêmement important).

Face au rétrécissement extrême des marchés intérieurs et extérieurs de l'impérialisme à cette époque et à l'impossibilité de résoudre le problème par une nouvelle guerre de partage, l'impérialisme en général, et l'impérialisme yankee en particulier, ont recouru à deux méthodes, l'une à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. À l'intérieur, ils ont militarisé leur économie, à l'extérieur, ils ont ajouté au vieux colonialisme le néocolonialisme.

Comme on le sait, le marché intérieur peut être développé en augmentant la consommation individuelle des travailleurs. Cependant, le marché intérieur ne peut s'élargir qu'avec une augmentation substantielle des revenus réels de la population active. Or, cela est contraire à la nature du capitalisme. La recherche de profits toujours plus élevés est la nature même des monopoles. La concentration et la centralisation du capital entraînent une baisse des revenus réels des classes ouvrières et laborieuses dans la société capitaliste. Depuis 1952, le revenu réel du prolétariat américain n'a cessé de baisser.

Face au rétrécissement du marché intérieur et à l'insuffisance de la demande, la formule trouvée par les Yankees est celle d'une militarisation accrue de l'économie. (3) (La vie a aujourd'hui démontré que cette formule ne saura pas sauver le capitalisme).

L'extraordinaire concentration et centralisation du capital ont transformé le capitalisme monopolistique en un capitalisme d'État monopolistique au sens propre du terme. (4)° Cela signifie que le pouvoir des monopoles et celui de l'État s'entremêlent pour former un seul et même mécanisme. (Comme on le sait, Lénine qualifie le stade du capitalisme d'État monopolistique de stade où les conditions matérielles de la transition vers le socialisme sont les plus mûres. En d'autres termes, les contradictions insolubles du capitalisme sont à leur paroxysme.)

L'impérialisme yankee, qui a militarisé son économie à un degré extraordinaire, a, comme conséquence naturelle de cette situation, accru son agressivité et sa frénésie à un niveau effrayant à l'échelle mondiale. Le Pentagone, d'une part, a mis en place des régimes militaristes dans les pays colonisés et semi-colonisés, en supprimant même les démocraties représentatives grâce aux complots de la CIA, et, d'autre part, a mobilisé toutes ses forces pour transformer en enfer les pays où se déroulent des guerres de libération nationale.

C'est là tout le sens de l'effondrement stratégique de l'impérialisme, qui renforce son pouvoir et ses attaques sur le plan tactique.

« À l'ère de la révolution scientifique et technique », nous avons dit que le capitalisme international, confronté à un rétrécissement du marché, avait modifié ses anciennes méthodes d'exploitation à l'extérieur afin de surmonter temporairement la crise qui avait atteint un niveau effrayant. (Cela ne signifie pas qu'il a abandonné ses anciennes

méthodes. Aujourd'hui, les deux formes coexistent, mais les nouvelles formes prédominent.)

Examinons en détail cette question qui concerne au premier chef notre pratique.

Pendant les deux premières crises générales, les marchés du capitalisme international n'étaient pas aussi restreints qu'au cours de la troisième crise. Comme nous l'avons déjà mentionné, la technologie et la concentration du capital n'avaient pas encore atteint ce niveau. Le capitalisme international pouvait donc résoudre le problème des marchés en exportant des matières premières vers les pays colonisés et en y transférant des capitaux. C'est pourquoi le monde n'était pas encore aussi rétréci (les marchés n'étaient pas encore aussi restreints) et la demande n'avait pas encore atteint le niveau dramatique qu'elle connaît aujourd'hui. De ce point de vue, l'impérialisme n'avait pas de problème d'expansion des marchés dans les pays colonisés. En préservant la structure existante – bien sûr, le féodalisme avait été dissous dans une certaine mesure et une bourgeoisie compradore avait été créée –, l'impérialisme, allié au féodalisme, pouvait facilement poursuivre son exploitation.

Contre le féodalisme, la lutte des révolutionnaires prolétariens, qui organisaient les explosions spontanées et les révoltes du peuple exploité par le bâton féodal, en particulier les paysans qui étaient pratiquement dans un état de servage – les contradictions étaient très vives –, le gouvernement de la bourgeoisie compradore et de la féodale – autorité centrale faible – devint incapable de l'empêcher – ce qui fut souvent le cas dans la pratique –, l'occupation impérialiste prit alors une forme ouverte. Dans ces pays, les États impérialistes maintenaient déjà un contrôle effectif en stationnant leurs troupes dans des endroits stratégiques, en particulier dans les ports et les principaux centres de communication, afin de protéger leurs intérêts commerciaux et d'empêcher les autres pays impérialistes de s'emparer de leurs marchés. (L'impérialisme était déjà présent dans les centres stratégiques du pays.)

Au cours de la troisième crise, les relations entre les impérialistes ont connu des changements.

Deuxièmement, la concentration et la centralisation extrêmes du capital dans les métropoles ont entraîné une « insuffisance de la demande », et les mouvements anti-impérialistes et nationalistes qui ont suivi la deuxième guerre de redécoupage ont nécessairement entraîné des changements dans les méthodes d'exploitation de l'impérialisme. Ces changements consistent en des méthodes néocolonialistes visant à masquer le visage hideux de l'impérialisme et à élargir le marché dans les pays colonisés.

À la base des méthodes néocolonialistes, l'élargissement du marché des marchandises dans les pays colonisés, en réponse à la politique d'exploitation avide des monopoles impérialistes, et l'instauration du « capitalisme descendant » comme mode de production dominant dans ces pays ont conduit à la domination d'une autorité centrale puissante.

La « révolution démocratique descendante » a été réalisée dans une certaine mesure ; les relations féodales ont généralement été maintenues dans la superstructure

(l'exploitation féodale du travail a été maintenue et les idéologies féodales ont été préservées), tandis que le capitalisme est devenu l'élément dominant dans l'infrastructure (production pour le marché).

Cela a entraîné la création d'une industrie légère et moyenne dans ces pays, ainsi que la formation et le développement d'une bourgeoisie monopolistique locale (alliée privilégiée de l'impérialisme). Cependant, la bourgeoisie monopolistique locale en développement ne s'est pas développée grâce à une dynamique interne, mais en s'intégrant dès le départ à l'impérialisme. Ainsi, pendant les périodes de crise générale I et II, l'impérialisme, qui était un phénomène externe pour ces pays, est également devenu un phénomène interne. (5) (Esprit de l'occupation cachée)

Résumons très brièvement la méthode néocolonialiste de l'impérialisme qui a abouti au résultat mentionné ci-dessus.

L'impérialisme yankee, en particulier après 1946, a développé la méthode du néocolonialisme. Et il a mis en place cette politique néocoloniale à travers les doctrines Truman et Marshall, les pactes militaires et les accords bilatéraux.

Cette politique repose essentiellement sur la satisfaction des problèmes d'un impérialisme plus avancé, qui offre des débouchés commerciaux plus vastes à moindre coût, qui est plus systématique et qui ne conduit pas à des guerres nationales. Sa méthode fondamentale consiste à modifier la composition des exportations et des transferts de capitaux. Un nouveau rapport a été établi entre les 5-6 éléments du capital. Ainsi, avant la guerre, l'exportation de capital liquide occupait une place beaucoup plus importante que les autres éléments du capital, tels que les noms, les droits de brevet, les pièces de rechange, les connaissances techniques, le personnel technique, etc. Après la guerre, en particulier après 1960, ce processus s'est inversé et les éléments du capital autres que l'exportation de capital liquide, que nous avons résumés ci-dessus, ont pris le dessus.

Aujourd'hui, dans les pays sous-développés, la part du capital étranger liquide est très faible par rapport au capital liquide national, mais il existe de nombreuses industries qui dépendent totalement de l'étranger. (Par exemple, l'industrie automobile.) Quelques industries de base dépendant à 100 % de l'étranger sont en cours de création et des industries légères et moyennes dépendantes de celles-ci se développent dans une certaine mesure. (6)^o(Ces industries reposent essentiellement sur les éléments du capital étranger autres que le capital liquide.)

Cette nouvelle méthode de néocolonialisme, que nous avons brièvement résumée, a pour conséquence, d'une part, l'enracinement profond de l'impérialisme dans le pays (c'est-à-dire que l'impérialisme n'est plus seulement un phénomène extérieur, mais aussi un phénomène interne) et, d'autre part, d'autre part, dans les pays sous-développés, par rapport aux périodes précédentes, parallèlement à l'expansion relative du marché (par rapport à l'époque coloniale où le féodalisme était dominant), la production sociale et le bien-être relatif ont augmenté.

En conséquence, les contradictions au sein des pays sous-développés se sont apparemment atténuées (par rapport à la période féodale) et un équilibre artificiel s'est établi entre la réaction des masses populaires contre l'ordre établi et l'oligarchie. L'occupation impérialiste étant dissimulée - l'impérialisme étant également devenu un phénomène interne - les réactions nationalistes des masses populaires et leur allergie à l'étranger ont été neutralisées. L'appareil central de l'État s'est considérablement renforcé par rapport à la période précédente et, compte tenu de la guerre civile révolutionnaire, l'appareil oligarchique de l'État a été militarisé par le biais de projets d'alliances, d'accords bilatéraux et de pactes militaires. (Les aides impérialistes sont composées pour les trois quarts d'aides militaires).

Parallèlement à l'expansion du marché intérieur, l'urbanisation, les communications et les transports se sont fortement développés et ont enveloppé le pays comme un réseau. La faible domination féodale qui exerçait autrefois sur le peuple - l'impérialisme n'était pas présent dans tout le pays, mais seulement dans les centres commerciaux et les principaux lieux de communication - a cédé la place à une autorité étatique oligarchique beaucoup plus forte. L'armée, la police et tous les instruments de pacification et de propagande de l'État oligarchique ont établi leur domination dans tous les coins du pays.

À tout cela, il faut ajouter que, contrairement à ce qui s'est passé pendant les deux crises générales, l'impérialisme et l'oligarchie ont porté leurs moyens de propagande à un niveau effrayant, développé leurs méthodes de pacification et tiré les leçons des guerres de libération nationale des périodes précédentes.

L'appareil d'État oligarchique des pays sous-développés a désormais atteint un niveau lui permettant de maintenir pendant longtemps les rapports de production existants (qu'il ne serait pas faux de qualifier de rapports de production impérialistes, car le capitalisme ne s'est pas développé de manière dynamique dans ces pays) en neutralisant les réactions des masses populaires, en particulier des larges couches de travailleurs, et en établissant un équilibre artificiel entre ces réactions et l'oligarchie. (Cette situation constitue le fondement matériel du pacifisme et du révisionnisme dans ces pays.)

II. LA DICTATURE OLIGARCHIQUE

Le régime des pays impérialistes-capitalistes qui ont connu la révolution industrielle est un régime oligarchique, tout comme celui des pays arriérés. Cependant, dans les pays impérialistes-capitalistes, le capitalisme ne s'est pas développé de manière réactionnaire (du haut vers le bas), mais dans son sens révolutionnaire, avec sa dynamique interne. Par conséquent, les relations démocratiques bourgeoises ont dominé non seulement dans les infrastructures, mais aussi dans les superstructures, et les relations féodales ont été éliminées. Cependant, pendant la période monopolistique, le capitalisme a écarté les principes de libre concurrence, de nationalisme et de gestion démocratique pour les remplacer par le monopole, le cosmopolitisme et la dictature oligarchique.

Cependant, au cours des périodes précédentes, le prolétariat et les masses laborieuses ont obtenu leurs droits et libertés démocratiques au prix de longues luttes sanglantes. Les classes laborieuses sont puissantes tant sur le plan qualitatif que quantitatif. C'est

pourquoi l'oligarchie dans ces pays peut limiter dans une certaine mesure la démocratie bourgeoise classique et les libertés, mais sans jamais toucher à leur essence. La nature de l'oligarchie dans ces pays est celle d'une oligarchie financière.

Dans des pays comme le nôtre, la dictature oligarchique ne porte pas seulement l'empreinte du capital financier. En effet, le capitalisme dans notre pays ne s'est pas développé selon sa propre dynamique interne, mais a été imposé d'en haut. La bourgeoisie monopoliste locale s'est donc développée dès le début en s'intégrant à l'impérialisme. (L'impérialisme étant devenu un phénomène interne, cette oligarchie en fait partie). Cependant, cette bourgeoisie monopoliste en développement n'a pas la force nécessaire pour maintenir à elle seule son alliance avec l'impérialisme et préserver les relations de production impérialistes. Elle partage donc le pouvoir avec la bourgeoisie foncière et les vestiges féodaux, qui sont nécessairement liés aux monopoles étrangers et nationaux.

Au sein du régime oligarchique, la bourgeoisie collaborationniste et monopoliste, bien qu'elle soit le principal soutien de l'impérialisme, n'est pas la seule classe locale qui préserve les relations de production impérialistes.

Dans des pays comme les nôtres, le régime oligarchique peut facilement gouverner le pays par une dictature totale, sans aucun droit ni liberté démocratique pour les masses ouvrières et laborieuses. On peut appeler cela le fascisme colonial. Ce régime est soit exercé sous la forme d'une « démocratie représentative » qui n'a rien à voir avec la démocratie bourgeoise classique (fascisme caché), soit exercé ouvertement sans tenir compte de la démocratie électorale. Cependant, son exercice ouvert n'est pas permanent. Il s'agit généralement d'un moyen auquel on recourt lorsque l'on a perdu le contrôle.

III. LA LIGNE RÉVOLUTIONNAIRE ET LE RÉVISIONNISME

En bref, nous avons souligné les caractéristiques de la troisième période de crise générale et ce qui la distingue des autres périodes de crise générale de l'impérialisme.

Au cours de cette période, le révisionnisme et l'opportunisme ont émergé sous deux formes au sein de la gauche.

Premièrement, en se basant sur les caractéristiques de cette période, ils affirment que les thèses universelles du léninisme ont perdu leur validité et qu'elles continueront jusqu'à l'effondrement de l'impérialisme en tant que système, et ils proposent des théories révolutionnaires pacifiques et pacifistes.

Or, l'essence de l'impérialisme n'a pas changé. Ce qui a changé, ce sont les relations entre les impérialistes et les formes d'exploitation. À cet égard, les thèses universelles du léninisme, qui est le marxisme de l'époque impérialiste, restent valables jusqu'à l'effondrement de l'impérialisme en tant que système.

La deuxième tendance social-réformiste, sans tenir compte de l'évolution des relations et des formes d'exploitation de l'impérialisme, considère la théorie non pas comme un guide pour l'action, mais comme un dogme absolu. Selon eux, la propagande armée ne peut être une forme de lutte fondamentale. Il n'existe pas de telle forme de propagande dans le

léninisme. La propagande armée n'est pas organisatrice. Cette approche revient à tout considérer sous l'angle des armes, etc.

Arrêtons-nous un peu sur ce sujet.

Comme on le sait, Marx et Engels ont déclaré dans la seconde moitié du XIXe siècle que le passage à une phase supérieure de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie et la réalisation de la première révolution prolétarienne dans le monde ne seraient possibles qu'à travers une guerre universelle entre les capitalistes.

Au cours de la période impérialiste, Lenin et les bolcheviks ont tenu compte de cette observation géniale et ont fait la première révolution prolétarienne au monde.

Dès les années 1900 (bien avant d'écrire son livre L'impérialisme), Lénine avait déclaré que la loi du développement sautillant et déséquilibré du capitalisme conduirait inévitablement à une guerre entre impérialistes, qui à son tour conduirait à la révolution en Russie, le maillon faible du capitalisme. À la base de la forme de révolution prévue par Lénine se trouve l'idée que les contradictions entre les impérialistes se refléteront nécessairement dans le domaine militaire.

Comme on le sait, lors de la première guerre mondiale impérialiste, dans cette phase de bouleversements, le mouvement prolétarien mondial a fait un grand bond en avant et un sixième de la population mondiale est devenu socialiste. Dans la phase de bouleversements provoquée par la deuxième guerre mondiale impérialiste, un tiers de la population mondiale est devenu socialiste et le socialisme a acquis un grand prestige dans le monde entier.

Après la deuxième guerre mondiale, le capitalisme est entré dans une nouvelle période de crise. Dans cette période, il est impossible que les contradictions entre les impérialistes débouchent sur une guerre (pour les raisons que nous avons déjà évoquées).

La révolution cubaine, par son mode de fonctionnement et la voie qu'elle a suivie, est le résultat des caractéristiques de cette période historique. En d'autres termes, elle est le résultat de l'application du marxisme-léninisme à la pratique de cette période historique. (À l'exception de la révolution prolétarienne cubaine, toutes les révolutions ont eu lieu dans le contexte des bouleversements causés par les deux guerres mondiales). La forme fondamentale de lutte que constitue la propagande armée et la guerre menée par les avant-gardes révolutionnaires du peuple sont le résultat de l'application des thèses universelles du marxisme-léninisme à la pratique de cette situation historique concrète. Elles constituent la ligne bolchevique des révolutionnaires prolétariens de tous les pays soumis à l'hégémonie impérialiste.

C'est en se basant sur la propagande armée et en attirant les masses laborieuses dans les rangs de la révolution grâce à la guerre d'avant-garde que notre parti a déterminé que la lutte révolutionnaire aboutirait à la victoire par une guerre populaire. Il a fait cette détermination à la lumière des relations et des contradictions de la situation historique

dans laquelle nous vivons et de leur reflet dans notre pays, sous la direction du marxisme-léninisme.

Les passivistes, tant dans notre pays que dans le monde, qualifient la lutte des organisations révolutionnaires qui mènent la guerre d'avant-garde en prenant la propagande armée comme forme de combat fondamentale, en disant : « C'est un duel entre une poignée d'hommes et les classes dominantes. C'est la ligne de l'anarchisme, du narodnikisme, il n'y a pas de telle forme de combat chez Lénine. Aborder le problème de cette manière, c'est tout voir à travers le prisme des armes... etc. » En réalité, ces affirmations, qui ne sont rien d'autre qu'un habillage idéologique du défaitisme, ne méritent pas d'être prises au sérieux. Disons simplement qu'une révolution a eu lieu à cette époque. Et ceux qui ont fait cette révolution ont pris la propagande armée comme forme de combat fondamentale et ont commencé par une guerre d'avant-garde. Les mouvements révolutionnaires qui se sont inspirés de cette forme de travail léniniste dans ce contexte historique écrivent aujourd'hui l'épopée de la libération des peuples dans les régions rurales du monde. Les pacifistes, quant à eux, tant dans le monde que dans notre pays, ne sont qu'une poignée de groupes qui constituent le prolongement de l'impérialisme et de l'oligarchie à gauche, et qui se livrent à des joutes verbales contre ceux qui écrivent avec leur sang et leur feu l'épopée de la libération contre l'impérialisme.

C'est Lénine lui-même qui donne la meilleure réponse à ces pacifistes qui affirment que ce type de combat n'existe pas chez lui.

Laissons la parole à Lénine : « *Le marxisme exige une étude purement historique des problèmes des formes de lutte. Aborder cette question en dehors de la situation historique concrète montre que les principes du matérialisme dialectique ne sont pas suffisamment compris. À différents stades de l'évolution économique, en fonction des changements dans les conditions politiques, nationales et culturelles, différentes formes de lutte apparaissent, qui constituent les principales formes de lutte ; à un degré secondaire, les formes de lutte complémentaires changent également* ».

Oui, dans la situation historique concrète (la troisième crise de l'impérialisme) et aux différents stades de l'évolution économique (l'impérialisme), ceux qui, sans tenir compte des changements dans les conditions politiques, nationales et culturelles, identifient dans les œuvres de Marx, Engels, Lénine et Staline des modes de travail mécaniques et déconnectés de la pratique, peuvent être de bons marxologues, mais ils ne peuvent en aucun cas être des révolutionnaires prolétariens.

La différence fondamentale entre toutes les formes d'opportunisme et la ligne révolutionnaire réside dans le choix de la forme de lutte fondamentale. Comme on le sait, la lutte révolutionnaire prolétarienne contre les classes dominantes est multiforme. Cette multiforme se résume dans la littérature sous deux grandes rubriques :

- a) Les méthodes de lutte pacifique (ce qui ne signifie pas conciliants)
- b) Méthodes de lutte armée.

Comment mener la lutte contre l'impérialisme et l'oligarchie dans les pays sous occupation impérialiste ? Sur la base de quelle forme de lutte le fragile équilibre entre l'oligarchie et le mécontentement et les réactions du peuple sera-t-il rompu ? Quelle méthode de lutte choisirons-nous pour rallier le peuple à la cause de la révolution ? Quelle forme de lutte sera le principal outil d'une vaste campagne d'explication de la réalité politique ?

C'est là que réside le critère fondamental qui permet de distinguer la ligne révolutionnaire de la ligne opportuniste, la théorie révolutionnaire du discours idéologique et politique « orthodoxe ».

La réponse à cette question, donnée par le révisionisme international et le pacifisme, qui séparent la lutte révolutionnaire de notre époque en phases distinctes d'évolution et de révolution, est la suivante : (Quelles que soient les divergences entre eux, des villes à la campagne). En pénétrant au sein des masses, en s'organisant autour des besoins urgents des masses, en mobilisant les masses et en les amenant à l'action, en leur apportant une conscience politique et en les organisant, c'est-à-dire en organisant les masses laborieuses autour de leurs droits et revendications économiques et démocratiques et en les orientant vers un objectif politique. Dans tous les pays arriérés où les droits et libertés démocratiques ne peuvent être exercés – où ils ont été mis de côté –, ou plus exactement où leur exercice n'est pas « autorisé » par l'oligarchie, où une politique de répression totale est menée à l'encontre des masses laborieuses par l'armée, la police et d'autres forces, les organisations qui veulent transformer la lutte économique et démocratique en lutte politique par ce type de « travail de masse » classique seront affaiblies par la supériorité militaire et la répression de l'ennemi et glisseront progressivement vers la droite.

Cette voie « *continuera à exister là où elle rompra l'équilibre artificiel entre la dictature oligarchique et la pression populaire* » (Che).

Oui, il le maintiendra. Bien sûr, en suivant cette voie, il y aura apparemment quelques progrès. Mais les défenseurs de cette voie, même s'ils possèdent au départ des qualités combatives, finiront par les perdre, se corrompre et se bureaucratiser progressivement. La perte de l'essence révolutionnaire et la passivation d'une poignée de travailleurs, voilà ce à quoi aboutit cette vision simplifiée. (7)

Les organisations qui se basent sur cette forme de lutte finiront par se placer sous la coupe des nationalistes révolutionnaires et penseront que leur gestion du pays garantira les droits et libertés démocratiques et qu'elles pourront, dans ce contexte, organiser et conscientiser les masses autour des luttes économiques et démocratiques.

Par exemple, le groupe (x) dans notre pays, en se regroupant autour d'un organe de presse qui explique les réalités politiques, en essayant de s'implanter dans les usines, etc., en s'impliquant dans les mouvements économiques et démocratiques de masse, et en essayant d'attirer les masses dans les rangs de la révolution, c'est-à-dire en se basant sur ce type de lutte, d'autre part, ils ont commis un ou deux vols afin de financer

leur organisation et ont tenté un ou deux actes de sabotage et d'assassinat. (Cependant, ces actions armées ne constituent pas une propagande armée.)

Et le groupe (x), qui travaillait selon ce mode opératoire, avait placé tous ses espoirs dans une junte révolutionnaire-nationaliste. Car cette junte allait mettre en œuvre la Constitution du 27 mai, abroger les articles 141 et 142 et créer un environnement propice à la forme de lutte qu'ils avaient adoptée.

Point de vue révolutionnaire :

La méthode fondamentale pour briser l'équilibre artificiel établi entre l'oligarchie et le mécontentement du peuple à l'égard de l'ordre établi et ses réactions généralement inconscientes, et pour attirer les masses dans les rangs de la révolution, est la propagande armée.

Dans ces pays où les luttes économiques et démocratiques des masses laborieuses sont réprimées par la terreur de l'armée, de la police, etc. de l'autorité centrale de la dictature oligarchique, même si celle-ci revêt un aspect représentatif, et où l'occupation secrète existe, où le « pouvoir » apparaît aux yeux des masses populaires comme quelque chose de puissant, comme un « dieu », il est nécessaire d'établir un lien avec les masses populaires et de les apparaître aux yeux des masses populaires comme une force « gigantesque », et où il existe une occupation secrète, la méthode fondamentale de lutte pour entrer en contact avec les masses et les rallier à la cause révolutionnaire par une vaste campagne d'explication des réalités politiques est la propagande armée.

La propagande armée n'est pas une lutte militaire, mais politique. Il s'agit d'une forme de lutte de masse et non individuelle. La propagande armée n'est donc pas, comme le prétendent les pacifistes, du terrorisme. Elle diffère du terrorisme individuel par son objectif et sa forme.

La propagande armée, à partir d'une stratégie révolutionnaire déterminée, part d'actions matérielles et concrètes, tangibles et visibles pour les masses laborieuses, pour aller vers l'abstrait. En expliquant les réalités politiques autour d'événements matériels, elle éveille les masses, leur montre des objectifs politiques. La propagande armée attise le mécontentement du peuple contre l'ordre établi et le libère progressivement de l'emprise de l'endoctrinement impérialiste. Elle ébranle d'abord les masses, puis les conscientise progressivement. Elle montre que l'autorité centrale n'est pas aussi forte qu'elle le paraît et que sa force repose avant tout sur le bruit, l'intimidation et la démagogie.

La propagande armée attire avant tout l'attention des masses perdues dans leurs soucis quotidiens, conditionnées par la presse impérialiste et qui ont placé leurs « espoirs » dans tel ou tel parti de l'ordre établi, et elle suscite une agitation parmi les masses endormies et passives.

Dans un premier temps, sous l'effet d'une intense propagande de droite (y compris des publications opportunistes), la confusion et l'hésitation des masses se transforment progressivement en sympathie pour le mouvement révolutionnaire, puis, face aux actions

de l'oligarchie qui, jetant son masque de « justice », intensifie de manière inédite la répression et la terreur contre le peuple, en antipathie.

L'organisation, qui repose sur la propagande armée, devient progressivement la seule source d'espoir des opprimés. D'un côté, l'augmentation constante du chômage et du coût de la vie porte le mécontentement populaire à son paroxysme, tandis que de l'autre, l'oligarchie, qui intensifie sa répression et sa terreur face à la propagande armée et supprime progressivement tous les droits démocratiques du peuple, perd toute sa valeur aux yeux de l'ensemble de la population, en particulier des intellectuels. Le parti qui mène avec succès la guérilla rassemblera d'abord autour de lui les couches éveillées de la population, qui ont été influencées par diverses factions opportunistes de gauche, et éliminera progressivement les parasites de la gauche. Les éléments que les pacifistes ont embrouillés dans l'esprit des travailleurs, des paysans et des étudiants se rallieront progressivement à la propagande armée. En d'autres termes, la propagande armée rassemblera d'abord la gauche. Les éléments sincères, initialement sous l'influence de diverses tendances, se rassembleront autour d'une stratégie unique.

La propagande armée comprend la guérilla rurale et urbaine ainsi que la guerre psychologique et la guerre d'usure.

Cette conception de la forme fondamentale de la lutte ne signifie bien sûr pas que les autres formes de lutte doivent être négligées. Une organisation fondée sur la propagande armée aborde également les autres formes de lutte dans la mesure de ses moyens. Cependant, les autres formes de lutte sont secondaires. La propagande armée est la forme de lutte fondamentale. Cela ne signifie pas qu'il faille rester spectateur des mouvements économiques et démocratiques de masse. L'organisation s'efforce, dans la mesure de ses moyens, d'organiser les masses autour des droits et des revendications économiques et démocratiques. Elle s'efforce de canaliser toutes les formes de réaction contre l'oligarchie. Cependant, elle ne se précipite jamais partout au début et ne s'engage pas dans des mouvements de masse qui dépassent ses forces et ne peuvent être sécurisés par les armes. Dans la mesure de ses moyens, elle s'occupe, en dehors de la propagande armée, de la sensibilisation, de l'éducation politique, de la propagande et de l'organisation.

La lutte politique classique des masses et la propagande armée se succèdent et s'interpénètrent, elles sont interdépendantes et s'influencent mutuellement.

Les autres formes de lutte politique, économique et démocratique, autres que la propagande armée, sont subordonnées à la propagande armée et se façonnent en fonction de celle-ci. (Les formes secondaires de lutte sont façonnées par la forme fondamentale de lutte. Elles sont donc façonnées par les méthodes de la propagande armée).

La stratégie révolutionnaire qui considère la propagande armée comme fondamentale et les autres formes de lutte politique, économique et démocratique comme subordonnées à cette forme fondamentale de lutte est appelée PASS (Politicized Strategy of Military Struggle ndt) -stratégie combattante politico-militaire-^o(stratégie de guerre militaire

politisée). L'organisation de cette stratégie ne considère pas la lutte idéologique comme un moyen de polémique. Elle considère la lutte idéologique comme l'éducation politique de ses propres cadres).

Voilà en résumé les opinions des courants révolutionnaires et révisionnistes de gauche dans les pays sous occupation impérialiste pendant la troisième crise. En bref, on observe deux types de déviation dans ces pays sous le nom de « révolution prolétaire ».

1) La ligne révisionniste, « orthodoxe » classique : (Caractéristiques)

Considérer les aspects militaire et politique comme opposés et mépriser l'aspect militaire. Exagérer le rôle politique du prolétariat urbain en le considérant à la lumière du modèle soviétique, dans lequel le prolétariat joue un rôle clé. Ayant perdu leur prestige au profit de la propagande armée, ces organisations ont ensuite ouvert une branche qui s'est lancée dans la guérilla. Bien sûr, cette guérilla est restée lettre morte.

Malgré la crise nationale, le recours à des méthodes de lutte pacifiques et la séparation stricte entre les phases d'évolution et de révolution, renaît le spontanéisme issu du rejet de la guerre d'avant-garde.

2) En réaction à ce point de vue, la ligne militante de gauche, résultat d'une interprétation erronée de la révolution cubaine, a émergé : la vision du "Foco". Il s'agit d'une vision qui ne considère pas les relations entre la ville et la campagne, la propagande armée et les autres formes de lutte comme un tout dialectique, mais qui considère les campagnes et la propagande armée comme un tout unique et complet, sans accorder d'importance au rôle secondaire des villes et des autres formes de lutte. À la base de cette opinion se trouve l'idée que la crise nationale dans les pays arriérés doit être évaluée de la manière la plus mûre possible, que la lutte des avant-gardes et le recours immédiat aux armes par les paysans transformeront rapidement la guerre en guerre populaire.

Cette ligne est donc également un spontanéisme « de gauche ». Cependant, les partisans de cette vision ont rapidement abandonné cette idée, comprenant que leurs interprétations n'étaient pas réalistes face aux réalités de la vie. Il n'existe aujourd'hui pratiquement plus d'organisations de propagande armée dans le monde qui adhèrent à cette conception fociste.

CARACTÉRISTIQUES HISTORIQUES, SOCIO-ÉCONOMIQUES DE LA TURQUIE ET PROBLÈMES RELATIFS À NOTRE PRATIQUE

I. L'ÉTAT FÉODAL CENTRALISÉ OSMANLI

Il convient d'examiner l'État ottoman en deux phases : a) L'Empire ottoman féodal centralisé et militaire. b) L'État ottoman féodal et comprador.

Bien qu'elle ne possède pas une structure féodale classique, la société ottomane était un État féodal. Pour être plus précis, surtout après le XVe siècle, la structure sociale était une structure féodale centralisée et militaire. Les paysans, liés à la terre, produisaient ; la plus-value était confisquée par l'autorité centrale par l'intermédiaire des féodaux de second rang. Le contrôle des routes commerciales stratégiques par la féodalité ottomane

et le pillage extérieur empêchaient le pillage intérieur (l'exploitation interne) d'être trop intense.

Cette situation et le fait que la structure féodale existante n'était pas de type classique ont atténué dans une certaine mesure les contradictions internes. (En d'autres termes, la contradiction entre les forces productives et les relations de production féodales n'a pas atteint son paroxysme en peu de temps). Alors que le capitalisme commençait lentement à émerger et que les contradictions s'aigrirent, l'intervention extérieure du capitalisme européen a empêché le développement du capitalisme local. (8)

Cette faible autodynamique a sans aucun doute joué un rôle important dans la transformation de l'Europe en zone d'exploitation du capitalisme européen.

La société ottomane est devenue un marché ouvert pour le capitalisme européen vers la fin du XVIII^e siècle. (Cette situation a été officialisée par le traité de Balta Limanı en 1838.) Ces années ont également été marquées par l'affaiblissement de l'autorité centrale et le renforcement du pouvoir des unités locales féodales.

À partir du XVIII^e siècle, la société ottomane est entrée dans un processus de colonisation rapide, l'État s'est rapidement compradorisé, le capitalisme local naissant n'a pas pu résister à la concurrence du capitalisme européen et s'est effondré, l'économie a pris une structure féodale-compradore.

L'une des caractéristiques importantes de cette structure économique féodale et compradore est l'absence d'une bourgeoisie révolutionnaire capable de mener à bien la nation, de mobiliser les masses populaires endormies sous l'influence de la société féodale ou semi-féodale, de ses traditions et de ses coutumes, et de diffuser la pensée progressiste et démocratique. Cette tâche a nécessairement été confiée à la petite bourgeoisie.^o (9)^oEn d'autres termes, l'absence de structure classique du féodalisme ottoman a donné naissance à un faible autodynamisme qui a permis à la vaste bureaucratie privilégiée issue du centralisme rigide de l'État féodal de se comporter comme une classe à part entière.

Au XVIII^e siècle, l'État féodal centralisé perd peu à peu son efficacité à l'intérieur du pays, ce qui renforce le pouvoir des notables locaux. Sous l'effet des interventions extérieures, l'État féodal centralisé, incapable de résister, entre dans une alliance et se transforme en État comprador. ont donné naissance à deux courants au sein de cette classe privilégiée des kapıkulu. La couche supérieure privilégiée des kapıkulu, qui tirait profit du capitalisme européen, s'est rapidement compradorisée avec la famille du sultan. Les banquiers de Galata, la cour compradore et la couche supérieure des kapıkulular (État féodal compradore) formaient une alliance réactionnaire privilégiée qui tirait des parts très importantes de l'exploitation occidentale.

Cette frange des kapıkulular, qui perdaient rapidement leurs anciens privilèges sous le joug du capitalisme occidental et regrettaient leur « glorieuse » époque privilégiée, n'était pas satisfaite de cette nouvelle donne. (Le renforcement du pouvoir des notables locaux a également joué un rôle dans ce processus). Nostalgiques de leurs anciens privilèges, ils se sont d'abord opposés au courant féodal-comprador sous la bannière de l'«

ottomanisme », puis, sous l'influence du nationalisme qui se développait en Europe, sous celle du « turquisme ». Cependant, de par leur nature, les objectifs de cette classe étaient toujours flous et leurs actions ne visaient pas à obtenir des résultats directs. Le capitalisme européen a trouvé dans cette classe des agents qui lui ont permis de canaliser facilement ses actions vers de faux objectifs révolutionnaires, tels que le turanisme, qui ne faisaient qu'étendre son exploitation. Il a même parfois utilisé cette classe comme un moyen de pression contre les réactions féodales.

En conclusion :

1) L'État ottoman, en raison de son faible dynamisme interne, a pris du retard dans sa transition vers le capitalisme, qui a tiré parti des découvertes géographiques et techniques de l'Europe. Il est donc entré dans un processus de colonisation.

2) En raison de la nature du féodalisme ottoman (l'absence de relations féodales-serviles claires et nettes au sens classique du terme et le caractère doux et secret de l'exploitation interne), la rébellion n'est pas devenue une tradition chez les travailleurs. Comme l'État féodal centralisé fondait son pouvoir sur le pillage extérieur et exerçait une exploitation interne relativement discrète et douce, il pouvait apparaître aux yeux du peuple anatolien comme un père bienveillant, un protecteur.

3) La puissance de l'autorité féodale centrale (les notables locaux étant très faibles) a ancré dans l'esprit des masses l'idée que l'autorité de l'État était « invincible » et « incontestable ».

En résumé, jusqu'à la période précédant la compradorisation de l'État féodal, celui-ci était considéré par les masses comme le « père du peuple » et un « État généreux ». Pendant la période de l'État comprador-féodal, l'image de l'État aux yeux des masses est devenue tyrannique, mais l'idée de son « irrésistibilité » et de son « indestructibilité » a perduré.

Cependant, pendant la première guerre d'indépendance, les actions réussies des Forces nationales contre l'État comprador-féodal, qui se trouvait clairement dans le camp de l'ennemi envahisseur, ont détruit cette image de l'État ottoman despotique, « indestructible », « incontournable » et « tirant son pouvoir de Dieu ».

4) Sous l'influence de dynamiques internes et externes, une bourgeoisie révolutionnaire issue du ventre du féodalisme n'a pas pu se développer. Ce sont les petits-bourgeois intellectuels qui ont nécessairement pris en charge cette tâche.

II. LE KÉMALISME

Le kémalisme est le drapeau de la libération nationale des révolutionnaires-nationalistes d'un pays sous occupation impérialiste. L'essence du kémalisme est son opposition à l'impérialisme. Il est tout à fait erroné de considérer le kémalisme comme une idéologie bourgeoise ou comme l'idéologie de toute la petite bourgeoisie ou de toute la classe intellectuelle militaire et civile.

Le kémalisme est l'attitude anti-impérialiste de la frange la plus radicale et la plus à gauche de la petite bourgeoisie, qui s'appuie sur le nationalisme. C'est pourquoi le

kémalisme est de gauche ; c'est un mouvement de libération nationale. Le kémalisme est la position politique radicale adoptée par les nationalistes révolutionnaires contre l'impérialisme. (10)

Dans un pays où il n'existe aucun mouvement de classe révolutionnaire et national-radical de gauche contre l'impérialisme, à une époque où il n'existe aucun mouvement nationaliste radical qui ait mené la première guerre populaire victorieuse contre l'impérialisme dans le monde. À cet égard, les kémalistes constituent une originalité de notre pays, dont les origines remontent au progressisme de la bureaucratie ottomane. Pour les kémalistes, on peut dire qu'il s'agit des jacobins de la classe éduquée militaire et civile de notre pays.

III. LA RÉVOLUTION DE 1923, LES PÉRIODES 1923-1942 ET 1942-1950

La révolution de 1923 est une révolution nationale qui reflète le caractère de la classe dirigeante. L'occupation impérialiste a été brisée, la bourgeoisie compradore a été éliminée, l'exploitation impérialiste a été généralement éliminée malgré certaines concessions accordées au capital étranger, et le pouvoir idéologique et politique du féodalisme a été brisé.

Il s'agit d'une révolution bourgeoise. (Staline et Mao qualifient de révolution le mouvement anatolien de 1919-1923. De même, Mao utilise le concept de révolution nationale démocratique pour la révolution algérienne de 1923, qui n'est pas très différente de la révolution anatolienne de 1923 en termes de contenu). Cependant, en raison du caractère de la classe dirigeante, cette révolution n'a pas pu être pérennisée, elle a connu des stagnations et même des reculs, et le pays est finalement retombé dans le processus de colonisation.

Il est contraire à la réalité de dire que la grande bourgeoisie a été le leader de la guerre de libération nationale et de la révolution anatolienne de 1923. (11) Car pendant la période impérialiste, la bourgeoisie a perdu son caractère révolutionnaire, nationaliste et démocratique dans le monde entier. Son idéologie n'est plus le nationalisme, mais le cosmopolitisme. Elle a jeté le drapeau de la patrie et de la nation par-dessus bord. Ce drapeau est brandi, pendant la période impérialiste, par les révolutionnaires prolétariens sur la base de l'internationalisme et du patriotisme, et par les éléments radicaux de la petite bourgeoisie sur la base du nationalisme.

Dans la République turque nationale et laïque fondée en 1923, le pouvoir est exercé conjointement par la petite bourgeoisie et toutes les factions de la bourgeoisie, avec les kémalistes à la tête de la hiérarchie.

La classe féodale a été écrasée, mais son pouvoir politique et idéologique a été brisé sans que son pouvoir économique ait pu être éliminé.

En résumé, le mécanisme de l'État féodal-comprador a été démantelé et remplacé par la dictature de la petite bourgeoisie sous un régime à parti unique.

Lénine décrit ainsi les caractéristiques du régime dans lequel la petite bourgeoisie occupe le sommet de la hiérarchie : « [...] l'autorité et le pouvoir d'État sont mis au service

du maintien de la hiérarchie économique, sociale et politique de cette classe, et la dictature de la petite bourgeoisie est établie à la place de la dictature de la féodalité et du capital, alliés à l'impérialisme, et pour cela, le mécanisme répressif de l'État est mis au service des intérêts et de l'idéologie de cette classe. »

Telle est la nature idéologique et politique du gouvernement de la République turque de 1923.

Sur le plan économique, son administration se résume ainsi : une économie nationale essentiellement vide, fondée sur la propriété privée et le profit (il serait contraire à la nature des choses qu'il en soit autrement), qui élargit sa propre organisation de classe et économique et vise progressivement à former une classe « bourgeoisie nationale », basée sur la petite production.

À propos de ce type d'économie, Lénine dit : « ... *La mise en place d'une économie urbaine basée sur une industrie légère, ou plus exactement la mise en place d'une économie de consommation dans les zones rurales et les villes (il s'agit d'une économie basée sur le principe « on produit ce qu'on consomme et qui répond principalement aux besoins de consommation de la petite bourgeoisie ; petite-bourgeoise, prolétariat et paysans pauvres qui obtient une grande partie de la plus-value qu'elle extrait de leur travail et qui détient une grande partie de la valeur des produits qu'elle achète.*

1923, les kémalistes, qui occupaient les plus hautes fonctions au sein du gouvernement, étaient initialement réticents à l'idée d'établir des relations économiques avec l'impérialisme. D'une part, la bourgeoisie compradore, extension de l'impérialisme, est éliminée, de nombreuses entreprises stratégiques liées aux monopoles étrangers sont nationalisées par le biais d'acquisitions et l'on se montre extrêmement prudent en matière d'endettement, mais d'autre part, on continue à s'intégrer dans le monde capitaliste et à accorder certaines privilèges au capital étranger. Le pouvoir économique du féodalisme, dont le pouvoir idéologique et politique est largement brisé, ne peut être touché. En d'autres termes, le gouvernement petit-bourgeois, en raison de son caractère de classe, ne peut rompre tous les ponts avec l'impérialisme et le féodalisme.

« ... *L'extension de l'organisation de la petite-bourgeoisie et la création d'un pont qui lui permettra de préserver ses relations de classe et politiques avec la féodalité.* » (Lénine)

Conscient que la voie vers l'indépendance totale de la Turquie passe par l'indépendance totale dans tous les domaines, le leader de ce gouvernement, G. Mustafa Kemal, s'est montré très sensible à la question de l'économie nationale. Dans le cadre de ses efforts pour créer une classe capitaliste nationale, le gouvernement républicain a utilisé tous les moyens à la disposition de l'État pour développer le capitalisme national, notamment par le biais de protections douanières, de la nationalisation et de l'obligation d'utiliser des produits nationaux. Cependant, l'organisation de la petite bourgeoisie dans le cadre d'un plan politique et économique en constante évolution a progressivement donné naissance à une bourgeoisie bureaucratique qui collaborait avec la bourgeoisie commerciale et utilisait les moyens de l'État dans ces domaines.

Par exemple, les fondateurs de la Banque İş, créée dans le but de soutenir les investissements privés nationaux et d'accorder des crédits, sont des politiciens de la période républicaine, des commerçants et des notables qui ont participé à la guerre d'indépendance nationale.

Le fait que la Banque İş ait été créée comme une sorte de banque des politiciens a marqué le début d'une vague d'aphorismes pour la période de la République. (F. R. Atay, voir Doğan Avcıoğlu, Türkiye'nin Düzeni) La transformation progressive d'une partie des dirigeants de la République en une bureaucratie bourgeoise, leurs investissements économiques aux côtés de la bourgeoisie commerciale et de la notabilité ont donné lieu, dans un premier temps, à la formation de cartels et de trusts privés dans l'économie, à l'aide et à la coopération avec les capitaux étrangers, et à un renforcement progressif du pouvoir politique de l'État, opposé à ces phénomènes. Peu à peu, des lois privilégiées ont été adoptées par le Parlement, la « coopération » avec les capitaux étrangers s'est développée et, sous l'effet de la collaboration entre la bourgeoisie réformatrice et la bureaucratie bourgeoise, l'économie a commencé à se monopoliser. En réalité, le groupe İş Bankası, qui contrôlait l'industrie, s'est immiscé dans les grands investissements et a obtenu le monopole. Parallèlement, il a créé une société secrète qui importait les produits de ces usines et les vendait sur le marché à des prix élevés, ce qui a conduit à l'émergence et à la monopolisation d'une faction réformatrice-bourgeoise au sein de l'İş Bankası. Le groupe İş Bankası a été le groupe le plus actif dans l'émergence de la bourgeoisie monopoliste en Turquie. (12)

En résumé :

Cette période peut être divisée en trois phases :

1) 1923-1932 : phase d'indépendance du pays et d'économie de consommation nationale.

C'est la phase de naissance de la bureaucratie bourgeoise. Cette phase est celle où les kémalistes ont le plus de poids dans l'administration.

2) 1932-42 : C'est la phase où la bureaucratie bourgeoise s'allie à la bourgeoisie commerciale et aux monopoles étrangers et commence lentement à se transformer en bourgeoisie monopolistique. Cette classe a largement profité du bouleversement économique provoqué par la crise mondiale de 1932 et a commencé à s'enrichir. (Voir la loi de 1932 sur la défense nationale, Défense).

3) La période 1942-1950 : Pendant les années de guerre, en particulier sous le régime de Saraçoğlu, la libéralisation des prix par le gouvernement a provoqué une inflation galopante dans le pays. Sous le couvert de l'aide Marshall et Truman, l'impérialisme américain s'est profondément implanté dans le pays et de larges privilèges ont été accordés au capital étranger. (Début du processus de colonisation du pays).

IV. PÉRIODE 1950-71

Ces années ont été marquées par l'empreinte de l'impérialisme américain sur le pays, de l'économie à la politique, de la culture à l'art, et par la présence même de l'oligarchie.

(L'impérialisme devient un phénomène interne). Au cours de ces années, les relations de production impérialistes ont dominé jusqu'aux coins les plus reculés du pays.

En bref, l'économie nationale petite-bourgeoise a subi des changements pour répondre à l'exploitation impérialiste et s'est transformée en une économie non nationale dominée par l'oligarchie et les relations de production impérialistes. La dictature petite-bourgeoise a cédé la place à la dictature oligarchique, l'idéologie et la politique nationales de la petite bourgeoisie ont cédé la place à l'idéologie et à la politique non nationales de l'oligarchie.

C'est au cours de cette période que la bourgeoisie monopoliste locale, née dès le départ intégrée aux monopoles impérialistes, s'est véritablement développée et étendue. Après 1960 en particulier, parallèlement à l'extension profonde des rapports de production impérialistes, la bourgeoisie monopoliste locale est également devenue le pilier fondamental de l'impérialisme au sein de l'oligarchie.

Cependant, malgré tout, un équilibre relatif entre l'oligarchie et la petite bourgeoisie a perduré dans le pays pendant cette période. En d'autres termes, l'oligarchie ne dominait pas complètement l'État à cette époque. C'est pourquoi les révolutionnaires-nationalistes ont pu, dans une certaine mesure, poursuivre leurs activités, en particulier au sein de la bureaucratie et de l'armée. Mais surtout après 1963, avec la centralisation et la concentration croissantes du capital national et étranger dans notre pays et la pénétration de la production marchande jusque dans les villages, l'oligarchie a progressivement renforcé son pouvoir et, en 1971, elle a finalement attiré dans ses rangs l'aile droite et l'aile centrale de la petite bourgeoisie, portant un coup dur au pouvoir des kémalistes au sein de l'armée et de la bureaucratie.

V.LE 12 MARS ET L'ÉVOLUTION DES RELATIONS DE CLASSE

Le coup d'État du 12 mars a entraîné un bouleversement complet de la composition des classes dans le pays. L'équilibre relatif entre les révolutionnaires-nationalistes et l'oligarchie a été rompu, et cette dernière a pris le contrôle total de toutes les institutions de l'État.

La tradition révolutionnaire petite-bourgeoise de l'armée turque, qui trouvait ses racines dans l'Empire ottoman et dans les vingt-cinq années de gouvernement petit-bourgeois de la République, a pris fin, et l'armée est devenue un instrument direct de la politique coloniale de l'impérialisme et de l'oligarchie. (Cela ne signifie pas pour autant que les révolutionnaires-nationalistes ont complètement disparu de l'armée turque. Les événements sociaux ne se produisent pas du jour au lendemain. Les révolutionnaires-nationalistes continueront d'exister pendant un certain temps au sein de l'armée et de la bureaucratie. Mais ils ont désormais perdu leur ancien pouvoir. Et ils seront progressivement éliminés).

Le coup d'État militaire du 12 mars dans notre pays n'est pas une coïncidence. Il est le résultat général de la troisième crise de l'impérialisme, et plus particulièrement de la terrible crise économique que connaît l'économie américaine depuis 1967, qui se répercute sur notre pays sous occupation yankee. La militarisation du régime dans notre

pays et l'intensification de son agressivité sont le reflet de la militarisation accrue de l'économie de l'impérialisme américain et de l'intensification de sa terreur à l'intérieur et à l'extérieur, qui se répercutent sur la « Petite Amérique ».

L'aggravation de la crise de l'impérialisme américain et l'exploitation cupide des monopoles dans notre pays ont conduit à un enracinement profond des relations de production impérialistes. Cela a considérablement aggravé la crise sociale, économique et politique dans notre pays. Notre monnaie a été dévaluée. Les prix ont atteint des niveaux sans précédent. La pauvreté et la misère des travailleurs ont atteint leur paroxysme.

Les États-Unis ont fait deux recommandations au gouvernement de Süleyman Demirel en Turquie. Ils lui ont conseillé de prendre une série de mesures de « rationalisation » (donc en faveur de la bourgeoisie collaborationniste et monopoliste) afin d'accroître leur propre exploitation dans le pays (voir les rapports de l'OCDE) et de réprimer la lutte démocratique qui se développait rapidement en intégrant l'armée au gouvernement.

Le gouvernement de Süleyman Demirel, qui s'appuyait en partie sur la bourgeoisie spoliatrice et non monopolistique d'Anatolie et sur les vestiges féodaux, n'a pas été en mesure de mettre en œuvre ces mesures comme il le fallait. Il n'a pas pu garantir la « paix » pour les monopoles.

Il a donc été renversé. Et une dictature militaire a été instaurée. Ainsi, d'une part, une série de « réformes » ont été mises en place pour accroître encore l'exploitation par les monopoles avides et discipliner l'exploitation au détriment des autres classes et groupes dominants, d'autre part, les révolutionnaires-nationalistes au sein de l'armée et de la bureaucratie ont été largement éliminés et les réactions provoquées par la misère croissante de notre peuple ont été réprimées par la terreur, afin d'assurer la « paix » nécessaire à l'exploitation cupide des monopoles.

Nous pouvons résumer les conséquences et les étapes du coup d'État militaire du 12 mars comme suit :

1) La dictature militaire dans notre pays est la forme ultime de l'occupation de notre pays par l'impérialisme américain. Cela signifie la suppression de la démocratie représentative et la réduction au minimum du rôle des partis de l'ordre. L'armée turque est désormais un instrument ouvert et direct de la politique de répression menée par l'oligarchie contre notre peuple. (13)

Mais c'est le nationalisme qui détermine la qualité des officiers subalternes de l'armée turque. La plupart d'entre eux sont issus de l'enseignement militaire et de la petite bourgeoisie ouvrière. En dix ans, l'impérialisme a travaillé de manière systématique pour modifier en profondeur la tradition révolutionnaire petite-bourgeoise de l'armée et, avec le 12 mars, il a procédé à de vastes purges. Dans l'armée turque, qui n'a pas une structure propice à la guerre civile comme en Amérique latine, on peut encore voir les traces de la tradition révolutionnaire. Cependant, l'oligarchie, par des purges et des réorganisations rapides, transforme l'armée en une armée de guerre civile et en une force de frappe directe.

2) L'oligarchie a mené le coup d'État du 12 mars en tenant compte de la puissance de la petite bourgeoisie dans notre pays, sans s'opposer à elle, sous des slogans « atatürkistes », « nationalistes », « progressistes » et « réformistes », et le gouvernement I. Erim a pris soin de se présenter comme un gouvernement réformiste.

Il s'agit d'une méthode utilisée pour briser l'alliance entre l'aile radicale de la classe intellectuelle militaire et civile et l'aile droite, pour l'isoler et, au moins, la neutraliser à l'aide de ces slogans, et pour rallier à sa cause l'aile « neutre » et la droite au sein de la bureaucratie et de l'armée. L'oligarchie était contrainte d'utiliser cette méthode en raison de l'équilibre relatif qui régnait dans le pays. En effet, l'armée turque, résultat de l'évolution historique du pays, n'était pas encore devenue le bras armé de l'oligarchie et n'était pas organisée comme les armées latino-américaines. Pour pouvoir utiliser ce mécanisme comme un instrument direct de sa politique, l'oligarchie était obligée d'agir sous le couvert de tels slogans.

De plus, pour étendre encore davantage l'exploitation impérialiste américaine (au profit, bien sûr, de la bourgeoisie collaborationniste et monopoliste), c'est-à-dire pour discipliner l'exploitation, l'oligarchie avait également besoin du soutien des petits-bourgeois intellectuels au sein de la bureaucratie et de l'armée.

En effet, cette action de discipline de l'exploitation dérange extrêmement les autres classes et couches réactionnaires qui, même si elles ont perdu leur ancienne influence au sein de l'oligarchie, constituent toujours une force certaine, en particulier une majorité importante au parlement : la bourgeoisie commerciale et agricole et les vestiges féodaux. C'est pourquoi, au début, ces « réformes » jaunes ont été accueillies avec une grande opposition. Le journal Milliyet, qui élabore la théorie de l'impérialisme et de la bourgeoisie collaborationniste et monopoliste, résume ainsi cette réalité :

- « ... le groupe qui constitue le noyau avancé de la grande bourgeoisie a des opinions plus progressistes que certaines sections du secteur privé. Ses revendications dérangent particulièrement le capital traditionnel du commerce et de l'agriculture (car elles ébranleraient son pouvoir dans le contexte pré-capitaliste). Or, le mode de production capitaliste imposé par les conditions existantes rend nécessaire l'adoption de mesures plus rationnelles en Turquie. *L'OCDE, dès les premiers jours de 1970, avait recommandé à la Turquie une série de mesures de rationalisation dans ce sens.* » (Ali Gevgilili, Türk Kapitalizmi ve Yeni İstekleri [Le capitalisme turc et ses nouvelles revendications])

Cette réaction des classes et groupes pré-capitalistes contre les « réformes » visant à discipliner l'exploitation a été relayée par l'impérialisme et le monopole national-bourgeoisie, le gouvernement I. Erim, sous couvert d'un appareil « progressiste, atatürkiste et réformiste », a tenté de briser ces classes en s'appuyant sur les milieux intellectuels petits-bourgeois et en les utilisant comme moyen de pression sur ces classes. Dans un premier temps, il a même réussi à obtenir le soutien de la frange la plus radicale de la petite bourgeoisie.

3) Cependant, la propagande armée a révélé le vrai visage et les intentions du gouvernement Erim I, qui était le gouvernement le plus réactionnaire, le plus féroce et le plus terroriste de l'oligarchie. Ainsi, il a renversé le jeu de l'impérialisme américain et de la bourgeoisie locale collaborationniste, leur a arraché leur masque et a déjoué leur plan progressif. En provoquant la naissance prématurée d'un fascisme ouvert sous des apparences « progressistes, réformistes et atatürkistes », il a ouvert les yeux de l'opinion publique, y compris des milieux intellectuels petits-bourgeois.

Aujourd'hui, presque tous les intellectuels révolutionnaires petits-bourgeois ont clairement compris la nature du gouvernement I. Erim.

4) Ayant perdu le soutien de l'opinion publique petite-bourgeoise, le duo impérialisme-bourgeoisie collaborationniste (monopoliste) a cette fois-ci été contraint de faire des concessions sur une série de mesures de rationalisation (réformes jaunes) visant à discipliner l'exploitation, et s'est mis d'accord avec les autres classes et couches réactionnaires qui seront également lésées par ces mesures, autour de points communs.

Aujourd'hui, c'est une véritable ambiance de fête qui règne au sein de l'oligarchie. Le gouvernement Erim II est également le gouvernement de cet accord et de la paix entre les réactionnaires.

Voilà donc les changements qui se sont produits dans la combinaison des classes dans notre pays avec le 12 mars.

Tout cela signifie, en gros, que notre pays est devenu un pays qui ne diffère en rien des pays d'Amérique latine. Le climat démocratique limité de la période 1961-1970 est désormais révolu, l'équilibre relatif a été rompu. La Turquie est devenue un pays où l'occupation et l'exploitation impérialistes se poursuivent par le biais de l'armée turque, où toute agitation économique et démocratique est réprimée par la terreur, où toutes les voies légales sont bloquées, où la politique révolutionnaire est réduite au silence par les armes.

Désormais, en raison de l'obstruction de toutes les voies légales et de la poursuite de la politique de répression la plus brutale contre les masses laborieuses, la forme fondamentale de lutte pour établir le dialogue avec les masses et les rallier à la cause de la révolution est la propagande armée.

Les différences fondamentales qui distinguent notre pays des pays d'Amérique latine et des autres pays sous-développés sont les suivantes : (Outre ces facteurs fondamentaux, on peut citer de nombreux autres facteurs secondaires).

1) La situation géopolitique de notre pays :

Comme il s'agit d'une question militaire et tactique, nous nous limiterons à dire ceci : la situation géopolitique de notre pays est un avantage considérable pour les révolutionnaires.

L'inconvénient est que la propagande anticomuniste repose historiquement sur la « haine de la Russie ».

2) Caractéristiques issues de l'évolution historique et sociale :

En raison des caractéristiques distinctives de la structure féodale ottomane (centralisation rigide, appareil d'État puissant et faible autodynamisme), le concept d'État s'est imposé dans l'esprit des Anatoliens comme une notion incontestable et inébranlable. De même, la dictature de la petite bourgeoisie, qui a détenu le pouvoir dans le pays jusqu'en 1950, avec son vaste appareil bureaucratique et sa conception du parti unique, a renforcé l'idée séculaire selon laquelle l'autorité de l'État est une force « incontournable, invincible et indestructible ».

De plus, le peuple anatolien, opprimé et accablé par la pression de l'autorité centrale, est prisonnier d'une pensée fataliste et d'une passivité politique, convaincu que « les choses sont ainsi et qu'elles ne changeront pas ». (Au cours de la troisième crise de l'impérialisme, l'équilibre artificiel établi entre l'oligarchie et les masses populaires opposées à l'ordre établi dans les pays sous-développés est encore plus marqué dans notre pays en raison de ses caractéristiques historiques et sociales). Trompé et spolié pendant des années, le peuple ne croit plus aux paroles, aux promesses, etc. C'est pourquoi il ne croit pas ce qu'on lui dit tant qu'il ne voit pas ceux qui le disent passer à l'action.

La deuxième guerre de partage, en particulier après 1960 (crise économique, sociale et politique provoquée par l'occupation secrète américaine), a exacerbé la polarisation entre les classes et le mécontentement des masses laborieuses dans le pays.

Aujourd'hui, dans de nombreuses régions d'Anatolie, les couches éveillées de la population ont perdu tout espoir dans tous les partis du système et ont pris conscience que la seule façon de sortir de cette misère est de se révolter. Les couches éveillées de notre peuple sont conscientes de la manière dont les agas, les patrons et les parvenus, en collaboration avec le « gavur » américain, les exploitent jusqu'à la moelle. La haine des riches est à son paroxysme parmi les masses. La seule chose qu'elles ne comprennent pas, c'est la vacuité et la pourriture de l'appareil d'État oligarchique qu'elles ont élevé au rang de puissance invincible. (L'oligarchie, afin de bien ancrer dans l'esprit des masses l'idée qu'il est impossible de s'opposer à l'État, traite constamment ce sujet en recourant au tapage, à l'intimidation, à la démonstration de force et à la démagogie).

C'est pourquoi cinq ou six actions militaires révolutionnaires (malgré l'absence de propagande) ont suscité une profonde stupéfaction et une grande sympathie parmi les masses. Dans aucun pays sous-développé, y compris en Amérique latine, une guérilla encore en phase d'émergence n'a eu un tel impact et un tel prestige sur les masses.

Les raisons en sont évidentes.

Tout d'abord, l'idée fausse selon laquelle « on ne peut pas s'opposer à l'État parce qu'il est invincible » ne s'est pas implantée dans l'esprit des populations des pays sous-développés comme elle l'a fait dans celui des Anatoliens.

Deuxièmement, la haine envers le parlement, les partis politiques traditionnels et les politiciens, ainsi que l'allergie à la propagande qui se limite à des discours et des paroles

en l'air, sont à un niveau incomparable avec celui des masses populaires des autres pays sous-développés.

Troisièmement, les couches éveillées de notre peuple en ont assez des « gauchistes » passifs et opportunistes et ont compris qu'ils ne leur apporteraient rien de bon. Depuis des années, ces couches aspirent à une organisation combattante qui prendrait au sérieux la question de la révolution et à laquelle elles pourraient accrocher leurs espoirs (c'est d'ailleurs là que réside le prestige actuel du THKP-C).

C'est pour ces raisons que la propagande révolutionnaire, la propagande armée, est une condition sine qua non pour que la révolution puisse être efficace et rallier les masses à sa cause, et ce bien plus dans notre pays que dans tous les pays arriérés, y compris ceux d'Amérique latine.

Pour que le mécontentement et l'agitation des masses contre l'ordre établi se transforment en action, nous devons d'abord être convaincants. Nous devons leur montrer par nos actes ce que nous disons. Les révolutionnaires doivent avant tout montrer aux masses, par leurs actions militaires, que l'appareil répressif des classes dominantes n'est pas tel qu'il a été façonné dans leur esprit depuis des siècles, qu'il est en réalité pourri et creux, et que toute sa puissance n'est que bruit, intimidation et démagogie. D'autre part, afin de rendre les masses réceptives à la propagande révolutionnaire et, par ce biais, de leur inculquer la conscience révolutionnaire et de les rallier à la cause de la révolution, ils doivent mener une propagande qui s'appuie sur leurs actions militaires.

Résumons brièvement ce que nous avons dit, même si cela semble répétitif :

En raison du développement économique, social et historique de notre pays, en d'autres termes, en raison de la nature de l'État dans le passé, un équilibre artificiel a toujours existé entre les réactions de notre peuple et l'État. Le changement de méthode d'exploitation opéré par l'impérialisme pendant la troisième crise vise également à établir un tel équilibre artificiel.

À cet égard, l'impérialisme américain a trouvé un terrain très favorable dans notre pays. C'est pourquoi, dans tous les pays arriérés, y compris ceux d'Amérique latine, la méthode fondamentale pour briser cet équilibre artificiel, qui est beaucoup plus solide que dans ces pays, n'est pas la lutte pacifique, mais la propagande armée. Les formes de lutte pacifistes et révisionnistes ne peuvent rien faire d'autre que maintenir cet équilibre artificiel.

Et pour toutes les raisons que nous avons énumérées depuis le début, à la suite des actions de guérilla urbaine menées entre février et mai, le mécontentement envers l'ordre établi s'est transformé en sympathie révolutionnaire parmi les couches éveillées de notre peuple. (14) Toute nouveauté est d'abord accueillie avec réaction. Elle s'installe progressivement et est acceptée. Si la contre-propagande menée par l'oligarchie à l'échelle nationale a eu un certain effet au début, elle a désormais perdu son efficacité. La haine de notre peuple envers l'ordre établi est telle que les cinq ou six mouvements

militaires menés contre l'oligarchie ont immédiatement conféré aux révolutionnaires un prestige non négligeable.

À un moment où une orientation concrète vers la révolution armée se dessine et où la lutte est sur le point de franchir un cap qualitatif, la propagande armée, encore à l'état embryonnaire, a subi un coup dur.

Notre tâche actuelle consiste à convaincre les masses qui croient en la nécessité d'un changement d'ordre, sous une forme ou une autre, qu'un tel changement est possible. Nous pouvons créer cette assurance en montrant concrètement, à travers la pratique révolutionnaire, aux masses non organisées et idéalistes qui considèrent le pouvoir oligarchique comme « gigantesque » et invincible, que l'autorité centrale n'est en réalité pas aussi puissante qu'elle le semble, qu'elle est creuse et que toute sa puissance n'est que bruit et intimidation.

Oui, nous devons montrer aux masses que le front révolutionnaire armé qui lutte contre l'oligarchie est puissant, en faisant en quelque sorte une démonstration de force, en épuisant l'ennemi, en le démoralisant. La seule façon d'y parvenir est une série de victoires militaires de l'avant-garde. C'est la seule façon de ne pas perdre le potentiel acquis et de le développer progressivement. Un organe de presse révolutionnaire central ne peut être envisagé qu'après une série d'actions militaires. (Cela ne signifie pas que la publication révolutionnaire sera suspendue pendant cette période. Pendant cette période, il y aura bien sûr une publication révolutionnaire basée sur les actions militaires. Mais à ce stade, elle ne sera pas périodique. En outre, des brochures éclairant notre pratique visant à former les cadres politiques seront également publiées).

L'agitation et la propagande, qu'elles soient faites par voie de publication ou par l'intermédiaire de propagandistes, doivent s'appuyer sur quelque chose qui existe déjà. Aujourd'hui, il existe quelques organes de presse soi-disant révolutionnaires. De temps à autre, diverses factions « de gauche » distribuent des tracts appelant les masses à prendre les armes. Quel est leur impact ? Il est nul. Parce qu'il s'agit d'une propagande abstraite. Les masses veulent voir dans la guerre ceux qui les appellent à se soulever et à prendre les armes avec une série de paroles fortes. Le peuple turc, en particulier, n'accorde absolument aucun crédit à la propagande abstraite, aux promesses du type « nous ferons ceci, nous ferons cela ». Les masses sont habituées à ce genre de magazines et de tracts depuis 1961. « Les paroles ne suffisent pas ». Les masses veulent voir leur chef au cœur même de la lutte. Elles doivent le voir pour croire en votre sincérité. Mais cela ne suffit pas. Elles doivent croire que vous représentez une force importante pour se rallier à vous, pour que leur sympathie se transforme en confiance, puis en soutien.

Dans notre pays, les pacifistes disent notamment ceci : « Les actions menées suscitent la sympathie des masses, mais cela s'arrête là... »

C'est vrai. Même si les masses ont de la sympathie pour nous, elles ne nous soutiennent pas encore activement et ne s'engagent pas dans la lutte. C'est tout à fait naturel. À quoi

pouvait-on s'attendre ? Que 5 ou 6 actions militaires suffisent à soulever les masses et à faire la révolution dans le pays ?

Cela prouve que ces passivistes considèrent la lutte révolutionnaire comme un processus court et qu'ils ignorent tout de la formation sociale.

Nous avons toujours dit et continuons de dire que la voie de la révolution est semée d'embûches, sinueuse, escarpée ; c'est une lutte qui dure depuis des décennies. Aujourd'hui, nous n'en sommes qu'au début du combat. Et même cette sympathie des masses, qui n'en est encore qu'à ses débuts, est un grand gain pour le front de la révolution armée. Car le soutien passe par la sympathie et la confiance. Les masses éprouveront d'abord de la sympathie pour le front de la révolution armée. Mais, en raison de l'autorité centrale qu'elles ont idéalisée, elles observeront ses actions avec hésitation et une grande curiosité, pensant qu'il sera écrasé. C'est en voyant le succès de la guérilla que les masses comprendront que le front révolutionnaire armé est une force importante, indestructible et inébranlable. Leur sympathie se transformera alors en confiance. C'est la deuxième phase. Le retour de la confiance ne signifie pas pour autant que le soutien de la majorité est acquis. Mais une fois que la guérilla sera devenue continue et stable, la confiance se transformera peu à peu en soutien.

Tout dépend de notre détermination, de notre foi et de notre combativité constante. Nous ne devons jamais baisser les bras. Les coups durs et les revers ne doivent pas nous décourager, mais au contraire renforcer notre foi révolutionnaire et notre colère. Ils doivent nous pousser à lutter de manière plus cohérente et avec moins d'erreurs.

3) La particularité de la structure économique de notre pays et de l'organisation politique et économique de la petite bourgeoisie :

Dans notre pays, l'organisation économique et politique de la petite bourgeoisie est plus forte que dans les autres pays arriérés soumis à l'occupation impérialiste. À cet égard, l'oligarchie de notre pays a jusqu'à présent été contrainte de mener ses activités sans trop s'opposer à cette classe. Même après le 12 mars, malgré l'intensification de sa violence et de sa terreur, elle n'a pas ouvertement rejeté la légalité et la démocratie comme les gouvernements réactionnaires du Pakistan, de la Grèce ou du Brésil, mais a fait quelques concessions mineures.

Deuxièmement, notre pays, bien que dépendant à 100 % de l'étranger, dispose d'une industrie moyenne et légère plus forte que la plupart des autres pays sous domination impérialiste et sous-développés.

Outre les facteurs historiques, sociaux, politiques et psychologiques que nous avons mentionnés, ces deux facteurs jouent également un rôle fondamental dans la passivation des explosions spontanées des masses.

Cela sert de prétexte aux révisionnistes et aux pacifistes de gauche pour mener leur soi-disant lutte pacifique et conciliatrice. Les pacifistes justifient leur attitude conciliante et capitulard en disant : « Notre pays n'est pas comme les pays d'Extrême-Orient ou d'Amérique latine ; là-bas, les masses ont une tradition insurrectionnelle. Dans notre

pays, la situation est différente, il n'y a pas une telle tradition. C'est pourquoi nous devons d'abord sensibiliser et organiser les masses à des formes de lutte autres que l'action armée, c'est-à-dire assurer une organisation minimale (!) pour la lutte armée, puis nous lancer dans la lutte armée », tentent-ils de justifier et d'excuser leur position. (15) Cela crée, dans une certaine mesure, une confusion au sein de la gauche, même si celle-ci n'est pas importante. Cette interprétation révisionniste et pacifiste, très logique (!) selon la logique formelle, embrouille l'esprit de ceux qui ne sont pas encore capables d'aborder les questions sous l'angle du matérialisme dialectique.

Guevara explique ainsi que la situation économique et sociale de pays comme les nôtres constitue une base matérielle pour l'organisation statique (institutionnalisation) du révisionnisme et du pacifisme :

- « Il est plus difficile de former des groupes de guérilla dans les pays où il n'y a pas d'urbanisation intense et d'industrialisation réelle, mais où il existe au moins une industrie légère et moyenne plus ou moins développée. *L'influence idéologique des villes freine les guerres de guérilla en créant l'espoir d'une lutte de masse organisée par des méthodes pacifiques. Cela crée également une forme d'« organisation ou d'« institutionnalisation (organisation révisionniste)* qui, dans des périodes pouvant être considérées comme plus ou moins « normales », se caractérise par des conditions de vie de la population moins difficiles que dans d'autres situations.

4) Caractéristique de la campagne de 1919-1923 :

Le peuple turc, qui a subi une occupation impérialiste ouverte et a remporté une guerre de libération anti-impérialiste, éprouve des sentiments anti-impérialistes et une allergie à l'étranger bien plus forts que les pays d'Amérique latine.

Ces sentiments constituent un potentiel très important pour les révolutionnaires. Une organisation fondée sur une propagande armée capable de bien exploiter l'idée d'occupation secrète peut ancrer ce potentiel dans une base de classe. (Si ce potentiel n'est pas bien exploité, l'oligarchie peut l'utiliser comme un instrument de démagogie anticomuniste contre les révolutionnaires. C'est d'ailleurs ce que l'oligarchie s'efforce particulièrement de faire aujourd'hui. De plus, l'oligarchie utilise également cette question comme un moyen d'exploiter les divisions entre les peuples turc et kurde de notre pays).

Voici donc, en résumé, les caractéristiques fondamentales communes à notre pays, qui éclairent notre pratique révolutionnaire, et les caractéristiques fondamentales qui le distinguent des autres pays arriérés soumis à une occupation impérialiste secrète.

NOTRE OBJECTIF STRATÉGIQUE : LA RÉVOLUTION ANTI-IMPÉRIALISTE ET ANTI-OLIGARCHIQUE

Jusqu'à présent, la stratégie a toujours été mal comprise au sein de la gauche turque, où l'on a constamment confondu l'objectif stratégique et le plan stratégique avec la stratégie elle-même.

Comme on le sait, l'objectif stratégique est la plate-forme de résolution idéologique, politique, sociale et économique du conflit fondamental entre les forces productives et les rapports de production.

Comme le capitalisme monopolistique dans notre pays ne s'est pas développé selon sa propre dynamique interne et que la bourgeoisie monopolistique locale est née dès le départ intégrée à l'impérialisme, notre objectif stratégique est une révolution anti-impérialiste et anti-oligarchique. Le concept de révolution anti-impérialiste et anti-oligarchique n'est pas très différent de celui de la « Révolution démocratique nationale ». Cependant, elle détermine un contenu plus profond et une autre qualité. Parce que cette notion montre la forme impérialiste de l'occupation de la deuxième période de crise de l'impérialisme, elle est plus appropriée. La notion de révolution nationale démocratique caractérise en général la période durant laquelle les anciennes méthodes d'exploitation de l'impérialisme se distinguaient.

Avant la I guerre mondiale, le féodalisme était, en raison des méthodes d'exploitation impérialistes, le partenaire de coalition de l'impérialisme dans les pays laissés pour compte, en tant que classe dirigeante indigène. (La bourgeoisie compradore n'est rien d'autre que le bras armé de l'impérialisme). Comme nous l'avons expliqué en détail dans la deuxième partie, le contrôle impérialiste et la situation effective se trouvaient généralement dans les régions côtières, les ports, les lieux stratégiques et les principaux centres de communication. L'autorité centrale était très faible. Les trois quarts du pays et de la population étaient sous le contrôle de petits États féodaux locaux faibles, qui étaient eux-mêmes en conflit les uns avec les autres. L'urbanisation, les transports, les communications et le capitalisme étaient faibles, car ils n'étaient pas dominants. Pour le pays, l'impérialisme était un phénomène extérieur et le processus social était féodal. C'est pourquoi la principale contradiction dans le pays opposait les unités féodales faibles qui contrôlaient les trois quarts du pays et de la population aux paysans semi-serfs. (Lutte démocratique) En organisant les luttes spontanées et les explosions populaires des paysans, en leur apportant la conscience révolutionnaire prolétarienne, en créant une armée paysanne dirigée par le parti prolétarien, en brisant le pouvoir des faibles autorités féodales locales et en établissant des bases, ils commencèrent à prendre peu à peu le contrôle du pays. À ce moment-là, l'impérialisme, pour protéger son exploitation, envahit le pays tout entier. À cette époque, la principale contradiction du pays opposait l'impérialisme et une poignée de traîtres à l'ensemble de la nation. (Lutte nationale) Pendant la guerre civile, le combat se déroulait généralement sous des slogans de classe et selon un plan de classe, tandis que pendant la phase de guerre nationale révolutionnaire, il se déroulait sur le plan national et sous des slogans nationaux.

Dans la troisième crise de l'impérialisme, dans des pays comme le nôtre, le processus social n'est pas féodal. L'impérialisme n'est pas seulement un phénomène extérieur. L'extension des relations de production impérialistes jusqu'aux coins les plus reculés du pays a également fait de l'impérialisme un phénomène interne. Les faibles autorités locales féodales ont cédé la place à une puissante autorité étatique oligarchique, dont l'impérialisme fait lui-même partie. À tel point que l'impérialisme, à travers des organisations telles que la CIA, le FBI, etc., peut intervenir à tout moment dans ces pays, dans l'intérêt de ses propres intérêts, en provoquant des changements de pouvoir entre les différentes factions de l'oligarchie ou en orientant la politique de répression menée par l'oligarchie contre notre peuple. À cet égard, en cette ère de puissance nucléaire, le contrôle impérialiste sur ces pays n'est pas seulement économique, mais aussi politique, idéologique et militaire. Par exemple, en Turquie, qui fait partie de l'organisation militaire de l'OTAN, l'impérialisme américain a établi une hégémonie totale, allant jusqu'à diriger l'économie du pays, sans même passer par la dictature oligarchique. (Esprit de l'occupation secrète) À cet égard, il est pratiquement impossible de séparer clairement les classes dominantes locales de notre pays de l'impérialisme américain.

La principale contradiction dans notre pays est celle qui oppose l'oligarchie et notre peuple. (16) Comme l'impérialisme est lui-même présent au sein de l'oligarchie, la guerre révolutionnaire ne se déroulera pas uniquement sur le plan des classes. La guerre se déroulera sur le plan de classe et sur le plan national. Il ne fait aucun doute que la puissance militarisée de l'appareil d'État oligarchique sera insuffisante et que les armées américaines interviendront ouvertement dans la guerre, jusqu'à ce que le côté de classe prenne le dessus.

Les révisionnistes et les passifs de notre pays, en négligeant le changement opéré par l'impérialisme dans ses méthodes d'exploitation après la deuxième guerre de partage, c'est-à-dire l'esprit d'occupation secrète économique, politique, idéologique et militaire, font comme les révolutionnaires des pays arriérés à l'époque où l'ancienne méthode d'exploitation de l'impérialisme prédominait ils considèrent l'impérialisme comme un phénomène extérieur et le séparent nettement des classes dominantes. Qu'il s'agisse des opportunistes qui identifient la contradiction principale entre le féodalisme et les paysans ou ceux qui l'identifient entre la bourgeoisie monopoliste locale et les masses laborieuses, leurs analyses font le jeu de l'impérialisme américain. Les envahisseurs américains eux-mêmes utilisent toute leur puissance et toutes sortes de méthodes subtiles pour dissimuler leur occupation. Cette constatation sans équivoque ne fait que renforcer « depuis la gauche » les efforts des impérialistes américains dans ce sens.

La détermination de l'objectif stratégique ne résout pas le problème. L'objectif stratégique consiste à déterminer l'orientation du coup principal de la révolution. Il ne s'agit donc que d'une partie du plan stratégique. C'est pourquoi le problème ne se résout pas par la seule détermination correcte de l'objectif stratégique ; il faut également déterminer correctement les bases, les avant-gardes et les réserves.

Notre révolution sera victorieuse grâce à la guerre populaire. Cependant, comme nous l'avons déjà mentionné, en raison de la situation historique dans laquelle nous vivons et

des particularités de notre pays, la guerre populaire passera par une phase de guerre d'avant-garde.

À la lumière de la stratégie de guerre militaire politisée, la voie révolutionnaire suivra les grandes lignes suivantes :

- 1ère étape : création de la guérilla urbaine
- 2e étape : développer la guérilla urbaine,
- créer la guérilla rurale et faire une démonstration de force.
- Au cours de ces deux étapes, l'aspect psychologique de la guerre sera prédominant.
- 3e étape : étendre la guérilla urbaine,
- développer la guérilla rurale
- La 4e étape consiste à étendre la guérilla rurale.

Pourquoi la guérilla urbaine a-t-elle été choisie pour commencer la guerre ?

Il y a deux raisons pour lesquelles nous avons commencé la guerre par la guérilla urbaine.

A) Raisons objectives :

a) Il est plus facile de faire connaître l'existence d'une organisation combattante dans les villes.

En effet, au départ, les villes offraient plus d'avantages que les campagnes en termes de propagande et de reconnaissance par l'opinion publique.

b) Même si c'était dans un sens petit-bourgeois, les mouvements de violence révolutionnaire menés par Dev-Genç dans les grandes villes et les actions de masse avaient créé un environnement propice à des actions armées plus dures et de plus haut niveau, qui ne seraient pas jugées anormales.

B) Cause subjective :

En raison de notre laxisme pendant la période de préparation de la propagande armée et de notre retard dans le recours aux armes, nous ne disposions pas des conditions matérielles et morales nécessaires à la guérilla rurale, telles que l'équipement, l'expérience et les munitions.

C'est en raison de ces conditions objectives et subjectives que notre parti a commencé la guérilla urbaine.

Désormais, notre parti suivra la ligne précédemment définie. (Après une longue période d'inactivité)

Selon la stratégie de guerre militaire politisée, les forces dirigeantes et fondamentales de la révolution et leurs réserves peuvent être classées comme suit :

- Force dirigeante : le prolétariat.

En ce qui concerne la question de la force dirigeante, notre parti a déterminé que la révolution serait victorieuse grâce à la guerre populaire et a donc fondé son action sur la direction idéologique du prolétariat. (L'idée que la base doit se trouver dans les campagnes) Au stade de la guerre d'avant-garde, notre parti ne fait aucune distinction entre les membres issus ou non du monde ouvrier. Ce qui importe, c'est que les combattants soient des révolutionnaires professionnels. À mesure que la guerre s'étend, une attention particulière est accordée à la prédominance des travailleurs, y compris dans les échelons de direction.

Forces fondamentales : les paysans. (Tous les éléments paysans, à l'exception des vestiges féodaux et de la bourgeoisie agricole) Dans l'ordre :

Prolétariat rural

Semi-prolétariat rural

Paysans pauvres

Paysans moyens

Le prolétariat urbain fait bien sûr partie des forces de masse fondamentales de la révolution. Cependant, son rôle déterminant dans la révolution se situe dans la phase ascendante de celle-ci. Et c'est lui qui aura le dernier mot.

- « À la lutte engagée par les petits noyaux de combattants (la guerre d'avant-garde), se joignent progressivement et de manière continue de nouvelles forces, les mouvements de masse commencent à se manifester, l'ancien ordre s'use lentement, s'effondre ; c'est à ce moment précis que la classe ouvrière et les masses urbaines décident du sort de la guerre. » (Che Guevara)

- Réserves indirectes :

- Les cercles intellectuels kémalistes

- Le bloc socialiste mondial

- Les mouvements de libération nationale dans les pays colonisés, en particulier au Moyen-Orient.

Réserves avec moyens :

- La droite de la petite bourgeoisie.

- Les pays démocratiques occidentaux et l'opinion publique.

- Les contradictions internes de l'oligarchie.

L'ordre dans lequel apparaissent les réserves avec ou sans moyens varie en fonction des circonstances.

LA GAUCHE TURQUE APRÈS LE 12 MARS

(Coup d'État de 1971 en Turquie ndt)

Comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, le révisionnisme et le pacifisme ont été des éléments actifs et déterminants au sein du « front socialiste », en raison des conditions objectives et historiques du pays.

En Turquie, le révolutionnarisme petit-bourgeois a occupé une place importante en raison de la forte organisation économique et politique de la petite bourgeoisie, du fait que notre pays a été une dictature petite-bourgeoise jusqu'en 1946 et que la petite bourgeoisie a exercé une certaine influence au sein de la bureaucratie et de l'armée jusqu'au 12 mars.

Au cours du troisième quart du XXe siècle, grâce au prestige mondial du socialisme, la petite bourgeoisie radicale a pris place sur la scène politique sous le nom de socialisme dans les pays sous-développés.

La force du radicalisme petit-bourgeois dans notre pays et son influence sur l'État ont donné naissance, sous une forme ou une autre et sous différentes apparences, à un pacifisme et à un espoir de s'appuyer sur le radicalisme petit-bourgeois au sein du « front socialiste ».

Dans ce contexte, le mouvement socialiste dans notre pays n'a pas pu devenir indépendant, il a été constamment mêlé au radicalisme petit-bourgeois et a tenté de se développer sous le couvert de la légalité petit-bourgeoise. C'est dans ce contexte que le coup d'État militaire du 12 mars a eu lieu et que l'équilibre relatif qui prévalait depuis 1923 (d'abord en faveur du front révolutionnaire, puis contre lui après 1946) a été rompu. L'oligarchie du pays a brisé le pouvoir politique de la petite bourgeoisie, s'est imposée dans toutes les institutions de l'État et a dispersé la gauche par une politique de répression et de violence.

Avant le 12 mars, la gauche, qui était divisée en sept ou huit factions, est aujourd'hui divisée en deux camps principaux :

- Le front révolutionnaire armé
- Le front pacifiste, extension de l'oligarchie à gauche

L'atmosphère qui régnait avant le 12 mars, où s'opposer à la propagande armée et à la guérilla était considéré comme une trahison et où presque tout le monde parlait de guerre et de passage à l'action armée, est à l'opposé de celle qui règne aujourd'hui. Après le 12 mars, alors que de nombreux « experts en guérilla » de la période légale, qui considéraient que le meilleur révolutionnaire était celui qui semblait le plus radical, ne cessaient de prôner la propagande armée et accusaient de trahison tous ceux qui ne la défendaient pas, et qu'il ne restait plus d'autre choix que de prendre les armes, ont déclaré qu'ils n'avaient pas bien réfléchi à la question de la révolution avant le 12 mars, que la propagande armée n'était en fait pas un moyen d'organisation, qu'elle était erronée, qu'ils ne connaissaient pas bien les questions auparavant et qu'ils avaient appris la théorie après le 12 mars. Ils se sont alors ralliés avec enthousiasme à la ligne du révisionnisme international qu'ils avaient auparavant qualifié de pacifisme.

Cela est tout à fait naturel, car chaque coup d'État fait ressortir les tendances droitières et pacifistes (la défaite de 1905 a temporairement renforcé la ligne menchevik).

Après le 12 mars, deux évolutions opposées se sont produites au sein de la gauche turque.

D'une part, de nombreux nouveaux éléments cohérents, issus de divers secteurs de la population, à l'exception des étudiants, se sont regroupés autour de la propagande armée, tandis que certaines « figures de proue » de la période légale, affirmant avoir eu tort dans le passé, se sont volontairement ralliées au camp du pacifisme.

Cette formation de gauche a également influencé notre parti et un petit groupe issu de nos rangs, qualifiant les opinions idéologiques, théoriques et stratégiques de notre parti ainsi que ses actions de théorie et de pratique du narodnikisme et de l'anarchisme, est devenu le prolongement du front pacifiste au sein du parti.

Selon ces éléments de droite

- Les déclarations du Parti et du Front n° 1 expliquant les fondements idéologiques et stratégiques du THKP-C, ainsi que les articles « Le positionnement des classes dans la révolution » publiés dans Kurtuluş, sont des théories anarchistes, du "Foco" et narodnik.
- Les mouvements de guérilla de février-mai, c'est-à-dire les actions révolutionnaires armées qui ont fait connaître notre parti aux masses, sont la mise en pratique de cette idéologie narodnik. Ils reposent sur une idéologie opportuniste de gauche.
- La lutte des avant-gardes révolutionnaires du peuple menée par le THKP est un duel entre une poignée d'hommes et l'oligarchie.
- La stratégie de guerre militaire politisée est une stratégie fociste. La propagande armée est erronée, elle n'est pas organisatrice et ne peut en aucun cas servir de base.
- Dans la période actuelle, la tâche révolutionnaire consiste à s'organiser autour de l'organe central de publication et à diriger les luttes économiques et démocratiques des travailleurs.

Voilà en substance les critiques avancées par la ligne de droite de notre parti. Ces critiques sont exactement les mêmes que celles que les groupes pacifistes de Kivilcimli et Şafak ont adressées à notre parti. (Les critiques de ces opinions pacifistes sont exposées dans cet article qui explique les opinions de notre parti).

Ce groupe, qui suit une ligne contraire aux principes idéologiques et pratiques de notre parti, a été exclu du parti à la majorité des voix des membres du Comité général du parti. Nous considérons qu'il serait inutile de critiquer leurs objections une par une.

La décision du Comité général du Parti est la ligne révolutionnaire prolétarienne qui résulte de l'application du marxisme-léninisme aux conditions concrètes de notre pays et du monde. Et ses actions sont le reflet dans la pratique de cette analyse idéologique et politique léniniste.

Quelle que soit l'intensité de la terreur et de la violence de l'oligarchie, notre parti poursuivra la guérilla. La voie de notre parti est celle de la révolution. La voie de la révolution est celle de notre parti.

La lutte reprendra là où elle s'était arrêtée après le coup d'État de mai. Ce ne sont pas les programmes ou les beaux discours qui font une organisation, qui la font connaître aux masses, mais l'action révolutionnaire.

VIVE LA LUTTE ARMÉE DE LIBÉRATION DE NOTRE PEUPLE !

VIVE LE THKP-C !

LA GUERRE JUSQU'À LA LIBÉRATION !

Notes

[1] C'est dans ce climat que le coup d'État du 12 mars de l'oligarchie a eu lieu et a mis en déroute tous les faux héros et les « donquichottes » de l'époque.

[2] Partant de là, le révisionisme international affirme que l'essence de l'impérialisme a changé et que, par conséquent, la thèse de la « révolution violente », l'une des thèses universelles du léninisme, est caduque. Or, ce n'est pas l'essence qui a changé, mais la forme. Les thèses universelles du léninisme resteront valables jusqu'à l'effondrement du système impérialiste.

[3] Le mécanisme de guerre américain s'est développé de manière étrange et excessive. En octobre 1961, le magazine américain Nation a publié dans un numéro spécial l'étude de Fred Cook intitulée « Jaggemsut : l'État en guerre ».

« Le complexe militaro-industriel, c'est-à-dire le groupe de militaires de carrière et les capitalistes qui s'enrichissent grâce au matériel de guerre, détermine de plus en plus la politique américaine. Les milliards qui coulent à flots confèrent au Pentagone une puissance économique qui s'étend à tout le pays. Les actifs des forces armées sont trois fois supérieurs à ceux des sociétés United States Steel, American Telephone and Telegraph, Metropolitain Life Insurance, General Motors et Standard Oil of New Jersey réunis. Le nombre de personnes rémunérées par le ministère de la Défense est trois fois supérieur au nombre total d'employés et de fonctionnaires travaillant dans ces grandes entreprises. »

Selon Cook, environ 21 milliards de dollars du budget militaire de 1960-1961 ont été consacrés à l'achat de matériel de guerre et d'équipements militaires. Ces commandes et ces initiatives rendent l'économie américaine fortement dépendante du programme militaire.

Telle était la situation en 1960-1961. Au cours de la dernière décennie, la militarisation de l'économie a atteint un niveau effrayant.

[4] À ce stade, les organisations « liées aux jeux de l'argent » telles que les banques ne suffisent plus à l'oligarchie financière. Les caisses de retraite, les caisses de compensation, les compagnies d'assurance et autres organisations similaires renforcent leur pouvoir.

[5] Selon les analyses soi-disant « socialistes » qui ne tiennent pas compte de ce changement, la Turquie n'est pas comme les autres pays colonisés. Certains vont même jusqu'à dire que l'occupation est relative. Certains tirent de cette évaluation erronée des stratégies de révolution socialiste, tandis qu'une partie dessine des tableaux révolutionnaires conformes au modèle soviétique.

[6] Au cours de la troisième crise, le changement opéré par l'impérialisme dans ses méthodes d'exploitation, c'est-à-dire le néocolonialisme, a été décrit par Che Guevara, l'un des révolutionnaires prolétariens victorieux de cette période, dans son article «

Cuba : une exception ou le précurseur de la lutte contre l'impérialisme ? » publié en 1961 dans le magazine Verde Olive :

« [...] il est dans leur intérêt (celui des impérialistes) de démanteler les anciennes structures féodales encore en place et de former une alliance avec les éléments les plus avancés de la bourgeoisie nationale. Ils n'ont aucune objection à ce que certaines réformes financières soient mises en œuvre, à ce que des changements soient apportés au régime de propriété foncière, ni à une industrialisation modérée basée sur des biens de consommation dont la technologie et les matières premières sont importées des États-Unis.

La formule la plus parfaite consiste pour la bourgeoisie nationale à coopérer avec les intérêts étrangers ; ainsi, ils créent ensemble de nouvelles industries dans le pays, obtiennent des réductions douanières pour celles-ci, éliminent complètement les pays impérialistes concurrents et assurent la sortie du pays des profits ainsi réalisés sous le couvert de réglementations douanières laxistes.

Grâce à ce système d'exploitation très nouveau et plus intelligent, le pays (nationaliste) lui-même se charge de protéger les intérêts des États-Unis en instaurant des tarifs douaniers privilégiés qui permettent de réaliser d'énormes profits. (Bien sûr, les Américains rapatrient ces profits dans leur pays.) Le prix des marchandises est ainsi fixé par les monopoles, puisqu'il n'y a plus aucune concurrence. Tout cela se reflète dans le projet d'alliance pour le progrès. Cette alliance n'est rien d'autre qu'une tentative de l'impérialisme de freiner le développement des conditions révolutionnaires dans le pays en répartissant une petite partie des profits entre les classes exploiteuses nationales. L'objectif est de faire de ces classes des alliés solides de l'impérialisme contre les classes les plus exploitées. En d'autres termes, l'alliance vise à éliminer autant que possible les contradictions internes.

Après avoir dit cela, Che affirme qu'à l'époque où nous vivons, il est impossible de résoudre les contradictions entre les impérialistes par la guerre et que, pour des pays comme les nôtres, la crise politique et économique qui détermine notre destin est la condition objective nécessaire à la crise terrible que traversent actuellement l'impérialisme et ses alliés locaux (Che utilise le terme « national » au lieu de « local »). « Aujourd'hui, l'élément déterminant est la fusion entre l'impérialisme et la bourgeoisie nationale ».

[7] La politique de sensibilisation des masses de cette ligne :

- Un organe de presse périodique central (comme moyen de campagne d'explication de la réalité politique)
- Des brochures
- La création de structures bureaucratiques de l'organisation dans le réseau de distribution de l'organe central chargé de la transmission, en prenant comme unité de base les quartiers
- Et une organisation minimale de mouvements militaires (pas de propagande armée).

Les révisionnistes appellent tout cela une organisation stratégique. On travaille d'abord à cette soi-disant organisation stratégique.

Mais sous le poids de la politique de répression et de liquidation de l'oligarchie :

- Publier un organe de presse périodique central et des brochures ;
- Former les « forces fraîches » de la révolution par le travail de masse classique.

Les dirigeants et les membres éminents de l'organisation, qui est encore en formation et n'a jamais atteint le stade de l'organisation stratégique, concentrent leurs efforts sur la publication et la distribution de revues et de brochures.

Sous la pression de la contre-révolution, l'organisation ne parvient pas à atteindre le niveau nécessaire pour prendre les armes. Le temps passe. Les conditions minimales pour s'organiser ne sont pas réunies. L'organisation s'enlise progressivement dans une bureaucratie totale. L'esprit combatif des membres (s'il existe) disparaît ; les éléments deviennent des vendeurs de journaux attendant la parution de l'organe central. Difficiles à distribuer et peu lus, les journaux vendus par les marchands de journaux se transforment en « comités régionaux d'ouvriers et de paysans » composés de deux ou trois soi-disant dirigeants passifs, qui se livrent à des discussions intellectuelles et à un mécanisme bureaucratique de rapports.

L'extrême secret va de pair avec le laxisme. Les rouages de l'illégalité tournent au nom du passivisme. De temps en temps, lorsqu'il s'agit de voler de l'argent, le centre désigne quelques personnes pour organiser l'opération. On en conclut alors que l'organisation mène avec succès une action multiforme. Les semaines et les mois s'écoulent dans un climat de « grands projets en préparation », avec des discussions, des écrits et des dessins, sous prétexte de mettre en place une organisation stratégique et une structure minimale pour mener des actions militaires.

Voilà comment fonctionne en pratique le pacifisme qui se dit favorable à la lutte armée. Sous le couvert de la lutte idéologique contre l'impérialisme et l'oligarchie, tout ce qu'il fait, c'est critiquer les révolutionnaires qui poursuivent la guerre révolutionnaire du peuple, tenter de les discréditer et de disperser la sympathie que suscite la propagande armée en semant la confusion dans les esprits. C'est là tout le sens de l'opportunisme en tant que prolongement de l'impérialisme sur la gauche.

[8] Au XVIII^e siècle, malgré l'absence de facteurs inhibiteurs liés à la dynamique interne de la société, la formation du capitalisme, mode de production plus avancé que le mode de production féodal, a fait son apparition dans la société ottomane.

- a) L'agriculture, l'artisanat et le commerce se sont séparés, un certain capital commercial et usuraire s'est accumulé ;
- b) Une mentalité favorable aux investissements productifs s'est développée et
- c) Une main-d'œuvre libre est apparue ;

d) Une bourgeoisie locale détenant un certain capital et orientée vers des investissements productifs s'est constituée.

On peut dire que l'autodynamisme de la société ottomane, bien que peu puissant, était propice au développement indépendant du capitalisme et à la révolution industrielle. Les raisons de l'échec du passage au capitalisme et de la transformation de l'Empire ottoman en zone d'exploitation du capitalisme européen peuvent être résumées comme suit :

a) La perte par l'Anatolie, qui était le centre du commerce mondial, de cette position avec la découverte de nouvelles routes maritimes et l'importance croissante du commerce maritime ;

b) L'accumulation d'un capital important par l'Europe grâce au pillage des ressources humaines et naturelles de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Inde ;

c) La création en Europe d'armées professionnelles dotées d'une grande puissance de frappe et équipées d'armes à feu, etc.

Tous ces facteurs ont constitué un tremplin pour le progrès social dans les pays d'Europe occidentale et la formation du capitalisme moderne, tout en constituant un obstacle extérieur à la transition de la société ottomane vers le système capitaliste. (Pour plus d'informations, voir Défense)

[9] La petite bourgeoisie, qui n'est pas une classe sociale moderne, n'a pas la capacité, sauf en cas d'occupation ouverte, de réveiller les masses laborieuses et de créer un mouvement révolutionnaire puissant capable de les libérer de la torpeur féodale séculaire. À cet égard, les mouvements des intellectuels nationalistes ottomans, militaires et civils, qui poursuivaient des objectifs nationaux et révolutionnaires flous, ont toujours été faibles et insignifiants, sans influence notable sur les masses populaires, qui sont généralement restées spectatrices de ces mouvements.

[10] Cette constatation est extrêmement importante pour la politique d'alliances de notre Parti, qui poursuit la guerre de guérilla dans la Turquie de 1972 (dans la phase actuelle de la guerre révolutionnaire d'avant-garde). Qui sont ceux avec lesquels nous pouvons trouver un minimum commun dénominateur dans les milieux petits-bourgeois intellectuels ? La réponse à cette question réside dans la définition correcte du kémalisme. Cette définition est également importante pour déterminer la ligne de masse. En effet, si nous considérons le kémalisme comme une idéologie, comme l'idéologie d'une couche d'intellectuels militaires et civils, la ligne de masse à suivre sera différente ; si nous considérons le kémalisme comme la position politique nationaliste et anti-impérialiste adoptée par l'aile gauche de cette couche d'intellectuels militaires et civils, elle sera différente. En raison du prestige dont jouit le socialisme à l'échelle mondiale à notre époque et du fait que l'URSS était le principal soutien des mouvements révolutionnaires-nationalistes radicaux, les révolutionnaires-nationalistes se présentent aujourd'hui comme des socialistes. C'est pourquoi de nombreux kémalistes dans notre pays se disent aujourd'hui socialistes. Comme on le sait, la petite bourgeoisie des pays sous-développés a une nature différente de celle des pays capitalistes et impérialistes.

L'attitude de cette classe envers l'impérialisme et les classes dominantes locales n'est pas homogène. Du point de vue de son attitude, cette classe doit être considérée comme composée de trois groupes. L'un de ces groupes fait partie de l'alliance réactionnaire, un autre se place dans la « tour de contrôle » et attend le résultat. Le troisième groupe participe au mouvement des classes « radicales-nationales » et adopte une attitude anti-impérialiste sur la base du nationalisme.

Le kémalisme est donc la position politique nationaliste et libératrice de l'aile la plus à gauche et la plus éclairée de la petite bourgeoisie.

Dans notre guerre d'avant-garde, le segment avec lequel nous pouvons trouver un minimum commun dénominateur dans les milieux intellectuels petits-bourgeois, avec lequel nous pouvons appliquer le principe « à la fois amis et combattants » et que nous pouvons considérer comme allié, c'est cette aile kémaliste.

Considérer tous les petits-bourgeois éclairés qui ont une pensée évolutionniste comme kémalistes et, au vu de leur attitude négative à l'égard de nos actions aujourd'hui, dire « hélas, nous nous sommes coupés des milieux démocratiques, nous avons dévié vers la gauche », c'est ne rien comprendre à l'esprit du kémalisme. Aujourd'hui, la frange droite de la petite bourgeoisie en général, et la classe intellectuelle civile et militaire en particulier, se trouvent clairement dans le camp de l'oligarchie. La frange centrale, qui avant le 12 mars observait depuis sa « tour de contrôle » un changement radical de pouvoir, s'était alors précipitée vers la gauche. Aujourd'hui, elle s'est discrètement rapprochée de la droite. La gauche, quant à elle, par nature (en raison de sa tradition putschiste et révolutionnaire), rêvait de s'allier à la droite de la classe intellectuelle militaire et civile pour accéder au pouvoir, mais le coup d'État du 12 mars lui a asséné un coup de massue. et le fait que l'aile évolutionniste de la classe intellectuelle militaire et civile, qui était son alliée avant le 12 mars, l'ait laissée seule et se soit rangée du côté de l'oligarchie après le coup d'État, a eu un effet aussi dévastateur que le coup de massue de l'oligarchie. Aujourd'hui, dans ce climat de démoralisation, elle tente de se retirer et de se ressaisir.

Les seuls alliés du THKP-C, qui se trouve dans une phase de guerre d'avant-garde, dans les milieux intellectuels petits-bourgeois, ne peuvent être que les kémalistes. Dans nos relations avec eux, nous devons expliquer clairement que la droite est l'alliée indéfectible de l'oligarchie et qu'elle est capable, à un moment historique, de trahir les rangs révolutionnaires, et nous devons en exposer les raisons. Un front commun ne sera possible que lorsque cette aile comprendra que le coup d'État n'est pas une voie viable et qu'elle ne considérera plus l'aile droite comme une alliée.

[11] Retirer la classe pionnière de la révolution de son contenu social est contraire au matérialisme dialectique.

[12] Parallèlement à cette évolution, l'impérialisme a également commencé à trouver des alliés dans la bureaucratie. Par exemple, « Entre-temps, des commissions ont été versées en échange de services, et l'entourage de l'ancien président du Tribunal de l'indépendance et membre du conseil d'administration de la Banque du travail, İhsan Bey,

a été submergé de pots-de-vin versés par des monopoles étrangers d'armement pour des commandes de la marine. » (Voir Défense)

[13] Cela signifie la fin du pouvoir des révolutionnaires-nationalistes et la fin de l'équilibre relatif.

[14] Les actions armées du THKO ont également joué un rôle important à cet égard, tout comme celles du THKP-C.

[15] Dans notre pays occupé par l'impérialisme, les pacifistes posent la question en ces termes : « Commençons par un travail révisionniste, organisons les masses et nous-mêmes, puis nous passerons à la lutte révolutionnaire ». Or, une organisation fondée sur des méthodes de lutte pacifique ne peut jamais passer à la phase de la lutte armée. L'exemple de la Grèce est clair.

[16] Dans la pratique, cela se traduit par une opposition entre les avant-gardes révolutionnaires du peuple et l'oligarchie.

BREVE BIOGRAFIE

Il est né à Samsun (1946, nord de la Turquie). Sa mère est originaire de la ville de Çarşamba, dans la province de Samsun, et son père est originaire du district de Gümüş, dans la province d'Amasya. Mahir Çayan est de nationalité turque. En raison du travail de sa famille, il a passé son enfance à Ankara, dans le quartier d'Üsküdar à Istanbul, puis quelque temps dans la ville de Gümüş, dans la province d'Amasya, avec son grand-père. À l'âge scolaire, il est retourné dans le quartier d'Üsküdar à Istanbul à la demande de sa famille. Au cours de l'année scolaire 1952-1953, il a poursuivi ses études à l'école secondaire Üsküdar Paşakapısı. Il est diplômé du lycée Haydarpaşa d'Istanbul. Il est d'abord entré à la faculté de droit de l'université d'Istanbul, puis à la faculté des sciences politiques de l'université d'Ankara.

À partir de 1965, il participe aux discussions au sein du TİP (Parti des travailleurs de Turquie) et, immédiatement après, au sein de la FKF (Fédération des clubs d'idées). La même année, il est élu président du Club des idées de la faculté des sciences politiques de l'université d'Ankara.

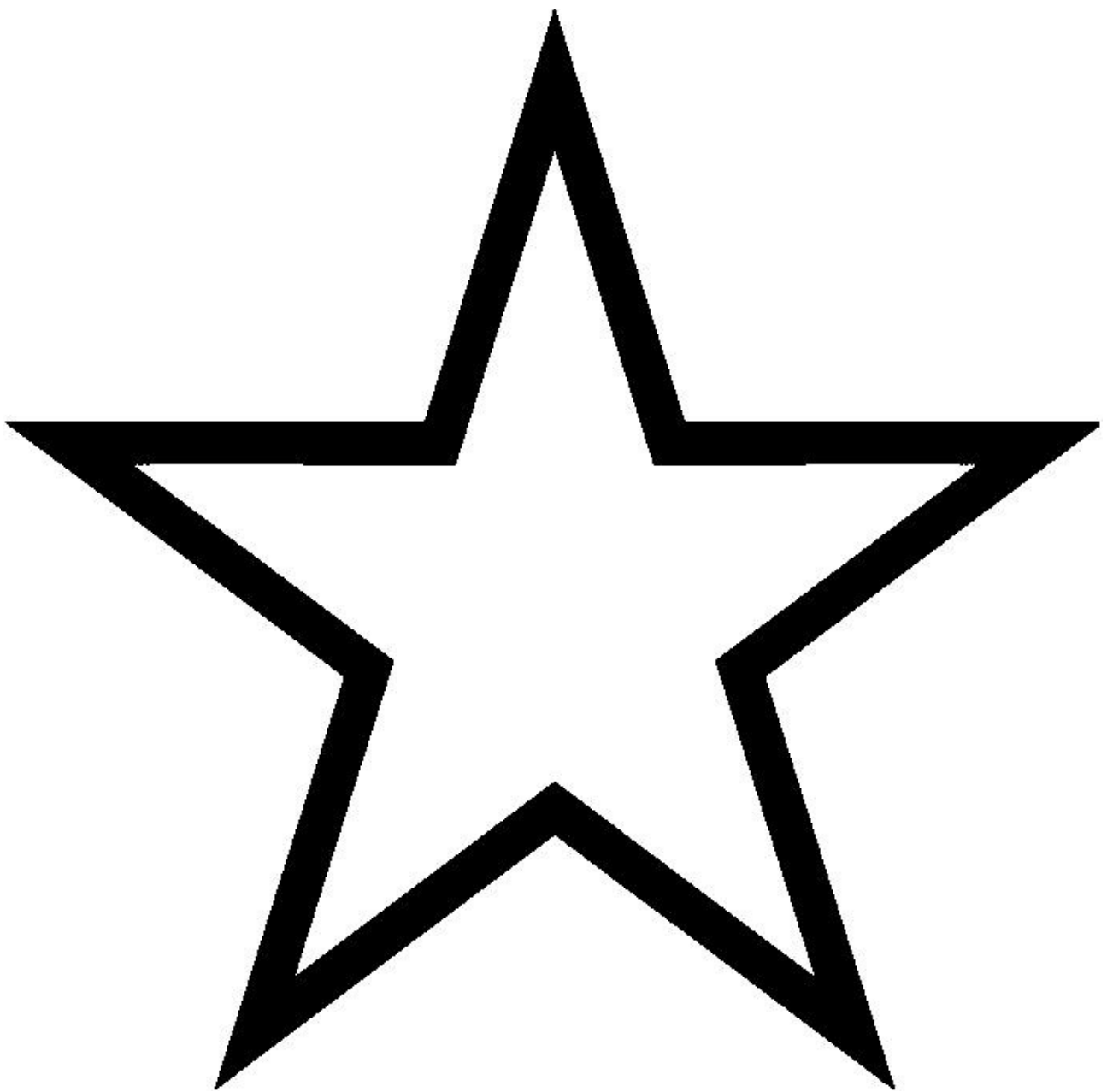
Il fait ses études primaires, secondaires et supérieures à Istanbul. Sa première action remonte à ses années de lycée. En mars 1963, alors qu'il est élève au lycée Haydarpaşa, il participe à une action de protestation. Il est arrêté au poste de police de Selimiye à Istanbul, sous l'accusation d'être l'organisateur et le leader de l'action.

Il entre à la Faculté des sciences politiques d'Ankara en 1964. Près d'un an plus tard, il est élu vice-président du Club des idées de la Faculté des sciences politiques. Après cela, tout s'enchaîne très vite. Sa vie militante, qui a commencé au TİP, se poursuit pendant un certain temps au sein du magazine Türk Solu (revue politique et théorique publiée au milieu des années 1960 en Turquie), où ils défendent la théorie de la révolution démocratique nationale (en turc Milli Demokratik Devrim teorisi). Puis vient le groupe Aydınlık. Il est membre du comité de rédaction du magazine Aydınlık Sosyalist Dergi (La clarté socialiste). Parallèlement à la clarification de la voie de la révolution en Turquie, dans sa Lettre ouverte au magazine La clarté socialiste, les premières mesures sont prises pour créer une nouvelle organisation. Il assume la direction théorique et pratique de la formation de Dev-Genç (Fédération de la jeunesse révolutionnaire) puis de la création du Parti-Front de libération du peuple de Turquie (THKP-C). Il accomplit cette mission jusqu'à son dernier souffle. « Les leaders ne restent pas assis à leur bureau pendant la guerre révolutionnaire, ils combattent en première ligne dans cette guerre... ».

Mahir Çayan a également planifié les premières actions de guérilla urbaine et y a participé lui-même. Après l'enlèvement et l'exécution du consul général d'Israël à Istanbul, Efraim Elrom, le 1er juin 1971, il est blessé lors d'un affrontement dans la maison où il est encerclé par l'armée et la police, avec son camarade Hüseyin Cevahir, dans le quartier de Maltepe à Istanbul.

Mahir s'est évadé de la prison militaire de Maltepe à Istanbul, le 29 novembre 1971, avec quatre personnes, avec des membres du THKO (Armée populaire de libération de la

Turquie, une organisation révolutionnaire armée créée par Deniz Gezmiş et ses camarades à la fin des années 1970). Peu après, afin d'empêcher l'exécution de Deniz Gezmiş et de ses camarades, Mahir Cayan et d'autres militants du THKP prennent en otage pour demander l'échange de prisonniers des techniciens britanniques de la base radar de l'OTAN à Ünye, dans la province d'Ordu, au nord de la Turquie, et les emmènent au village de Kızıldere. Cependant, Çayan et ses neuf camarades, qui avaient été pris en embuscade chez eux à la suite d'une information donnée aux forces fascistes de l'État, ont été encerclés à Kızıldere et tués (30 mars 1972). Kızıldere est devenue le symbole de l'héroïsme et de la lutte révolutionnaire en Turquie.





THKPC